

La ruse et l'équivoque

Le cas des conduites des communistes à Buchenwald

Mémoire réalisé par
Coline Galere

Promoteur
Jean-Michel Chaumont

Lecteur
Jacques Marquet

Année académique 2016-2017
Sociologie-Finalité approfondie

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux,...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

Coline Galere

Remerciements

En commençant ce mémoire, nous souhaitons adresser nos remerciements à toutes les personnes qui ont participé, de quelque manière que ce soit, à sa réalisation.

Tout d'abord, nous remercions vivement, notre promoteur, Monsieur Jean-Michel Chaumont pour son suivi, sa disponibilité, et ses précieux conseils ainsi que pour son soutien et ses encouragements.

Ensuite, nous tenions à remercier les membres du CArCob pour leur accueil et leur aide précieuse dans notre recherche d'archives ainsi que Madame Françoise Cassiers Greindl pour l'enthousiasme porté à notre recherche et son aide dans l'acquisition de potentielles sources.

Enfin, nous souhaitons remercier chaleureusement notre famille et nos amis pour leur soutien sans faille et leur aide. Nos amis, tout particulièrement Alisson, Thibault et Gilles. Notre famille, spécialement notre Maman et notre Grand-Mère pour ses longues heures passées à la correction de notre travail.

Table des matières

INTRODUCTION GENERALE.....	- 1 -
METHODOLOGIE :.....	- 8 -
PARTIE 1 : CINQ VERSIONS VRAISEMBLABLES.....	- 11 -
VERSION 1 : JACQUES GRIPPA.....	- 11 -
VERSION 2 : DIRK	- 18 -
VERSION 3 : EUGEN KOGON	- 23 -
VERSION 4 : PAUL RASSINIER.....	- 30 -
VERSION 5 : VICTOR.....	- 35 -
CONCLUSION	- 40 -
PARTIE 2 : UN DEBAT SANS FIN.....	- 41 -
LE DEBAT.....	- 41 -
CONCLUSIONS	- 67 -
CONCLUSION GENERALE.....	- 69 -
BIBLIOGRAPHIE	- 73 -
ANNEXE.....	- 75 -
GLOSSAIRE :	- 75 -

Introduction générale

Nous sommes tous habitués, citoyens ou sociologues, à rencontrer des situations sur lesquelles différentes versions existent. Prenons un exemple parlant. Des manifestants descendent dans la rue, la police intervient et des « affrontements » entre les uns et les autres éclatent. Sur cette même situation, différentes versions peuvent exister : celles de manifestants, de membres de la police, de passants, des médias ... On entendra que les manifestants étaient beaucoup trop nombreux. Qu'ils ont agressé les forces de l'ordre alors que celles-ci n'étaient là que pour assurer la sécurité de tous. Ou l'on entendra que la manifestation plutôt pacifiste ne nécessitait pas un tel déploiement de ces forces de l'ordre. Que ces dernières ont agi trop vite, arrêtant à tour de bras de pauvres citoyens luttant pour la bonne cause. Certains passants s'exprimeront. Les uns dénonçant ce policier maîtrisant, matraque, à la main un individu sans défense. Les autres, ce manifestant lançant des pavés arrachés du sol sur des policiers ne faisant que leur boulot. Face à ce type de situation, une partie des gens extérieurs accepteront simplement l'existence de ces différentes versions. Ils penseront que chacune d'elle contient une part de vérité sans chercher à tirer davantage les choses au clair. Chaque partie présentant les choses telles qu'elle les a vécues et selon ses intérêts. Mais si certains s'accommodent de l'existence de versions différentes, il est essentiel pour d'autres d'en savoir plus et de pouvoir trancher. Dans le cas exposé par exemple, il peut être nécessaire pour un juge de savoir si l'on doit condamner les manifestants ou sanctionner les forces de l'ordre. Cette volonté d'en savoir plus, demande dans un premier temps la mise en place d'une enquête empirique et l'usage d'outils de recherches spécifiques. Car si certaines choses sont vérifiables facilement - le nombre de manifestants par exemple - d'autres ne le sont pas - le déclencheur de l'affrontement ou les raisons réelles de la présence des manifestants et des forces de l'ordre par exemple -. Ce type de recherche pourra donc revêtir tant un aspect quantitatif que qualitatif, s'attardant sur les discours des différentes parties, analysant leurs motivations et leurs visions de la situation. *In fine*, l'objectif est d'acquérir une connaissance suffisante de la situation, celle-ci permettant dans un second temps de se positionner face à ces différentes versions. Au terme d'une enquête plus ou moins

approfondie, il est généralement possible de trancher et de retenir, moyennant souvent de sérieux amendements, la version qui apparaît en finale la plus vraisemblable.

Si cette nécessité de trancher existe pour des situation pratiques, concrètes et quotidiennes - condamner ou ne pas condamner -, elle existe aussi pour la création du savoir et de la connaissance, notoirement la connaissance sociologique. En effet, pour toute recherche il est nécessaire qu'un certain nombre de faits soient établis, de comportements qualifiés ou de phénomènes reconnus. L'existence de différentes versions peut compromettre un projet de recherche. Nous en avons personnellement fait l'expérience dans le cours de ce mémoire et c'est cette expérience qui a déterminé une réorientation majeure de notre travail. Voyons pourquoi.

Suite à un travail effectué en séminaire de première année de master, nous voulions traiter de la participation des Belges dans la résistance altruiste¹ mise en place au camp de concentration de Buchenwald, durant la seconde guerre mondiale. Pour ce faire, nous tenions deux faits pour acquis. Premièrement l'existence d'une telle résistance. Deuxièmement, la mise en place de celle-ci par des membres des partis communistes². Ces faits ne semblaient être ni contestés ni contestables. D'ailleurs,

¹ Nous entendons par « résistance altruiste », la mise en place d'une organisation de résistance sur du long terme, dont les objectifs sont poursuivis pour le bien commun, c'est-à-dire au bénéfice de la majorité des détenus. Nous distinguons la résistance « altruiste » organisée et les *actes* altruistes ponctuels posés par des individus. Nous distinguons également cette résistance altruiste organisée de deux autres types de résistances : des actes de résistance *one shot* - refuser d'obéir à un ordre, parvenir à tuer un SS avant de mourir, marquer ouvertement son désaccord, ... - et la *résistance non altruiste* caractérisée par le fait qu'elle opère au bénéfice principal (sinon exclusif) du groupe dont sont issus ses membres, principalement pour en assurer la survie. La résistance non altruiste peut être qualifiée d'*égoïsme de groupe*, terme, sur lequel nous reviendrons, emprunté à Curt Bondy, dans un article intitulé « *Problems of internment camps* », publié en 1943 dans la revue *Journal of Abnormal and Social Psychology*.

Pour rendre la lecture moins lourde, nous appellerons simplement « résistance » cette résistance altruiste dont nous voulions traiter.

² Il faut savoir que dans les camps de concentration la SS avait délégué un bon nombre de postes de gestion aux concentrationnaires. Une hiérarchie existait donc entre les internés : certains occupant des postes et détenant un certain pouvoir et d'autres non. De cette manière par exemple existaient les fonctions de Kapo - encadrant des prisonniers dans un Kommando de travail - ; de chef de Block - chef des baraques où sont détenus les concentrationnaires ; de Stubendienst - responsable des chambrées ; membres de la *Lagerschutz* (police du camp) ... Il existait aussi des postes à fonction plus importante tel que celui de Lagerältester - détenu occupant la fonction de chef des détenus dans le camp - les postes à l'*Arbeitsstatistik* - bureau gérant les listes de transports vers les autres camps ; à la Politische Abteilung - lieu détenant

pour construire notre problématique, nous avons pris deux ouvrages de références qui les tenaient eux aussi pour acquis : « *La résistance française à Buchenwald* » d'Olivier Lalieu³ et « *Les Belges à Buchenwald* » de Daniel Rochette et Jean-Marcel Vanhamme⁴. Si le premier auteur évoque certaines critiques adressées à la résistance communiste, il n'en conclut pas moins qu'elle existait et qu'elle amena de nombreux bénéfices. Quant à l'ouvrage spécifiquement consacré aux Belges à Buchenwald, il y célèbre fortement le rôle des membres du Parti Communiste Belge (PCB). Nous voulions approfondir certaines facettes de leur action. Pour ce faire, nous avons entamé le dépouillement de certains documents au CArCob⁵. Mais lors de ce dépouillement une lettre adressée par un ancien interné de Buchenwald au président de l'amicale de ce camp a remis toutes nos certitudes en question. Cette lettre accuse des communistes – principalement belges et français - et dénonce leurs comportements dans les camps. Au prisme de ces accusations précises, les conduites des communistes occupant des postes de responsabilité n'apparaissent plus comme des conduites résistantes mais plutôt comme des conduites *criminelles*, motivées par un égoïsme de groupe, voire même un égoïsme de clique⁶. Nous étions face à une autre version des

toutes les fiches d'informations sur les internés. L'occupation de ces postes par des prisonniers brouillait les frontières entre les amis et les ennemis. Il existait comme un entre-deux, ni complètement ennemis, ni complètement amis. C'est cet entre-deux que Primo Levi a appelé *la zone grise* dans son ouvrage « *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz* ». A Buchenwald, après l'avoir été par des droits communs (les « verts »), ces postes étaient principalement occupés par des membres des partis communistes. C'est grâce à la capacité d'action collective rendue possible par l'occupation de ces postes qu'ils auraient mis en place une résistance pour continuer à couvert, la lutte contre le national-socialisme.

³ Lalieu, O. (2015). *La résistance française à Buchenwald*. Paris : Texto.

⁴ Rochette, D & Vanhamme, J-M. (1976). *Les Belges à Buchenwald*. Bruxelles : Pierre de Méyère.

⁵ Centre des Archives du communisme en Belgique à 1000 Bruxelles.

⁶ Nous reprenons le terme « égoïsme de groupe » de l'auteur Curt Bondy qui présente ce comportement dans son article de 1943 intitulé « *Problems of internment camps* ». Cette pratique consiste à mettre en place une solidarité sélective afin d'assurer la survie de son groupe d'appartenance. Curt Bondy présente le cas d'un groupe de jeunes sionistes qui mit en place ce principe afin que chacun des membres préserve son intégrité physique et morale. Ainsi ils apportaient leur soutien sans restriction aux membres de leur groupe mais conditionnellement seulement aux autres prisonniers. Pour notre part, nous distinguons « l'égoïsme de groupe » de « l'égoïsme de clique ». Dans ce dernier, l'association est purement instrumentale et la solidarité n'est pratiquée que si chacun des membres y trouve son intérêt. Cet égoïsme de clique se pratique au détriment des autres concentrationnaires, ce qui n'est pas le cas de l'égoïsme de groupe.

mêmes faits. Nous ne pouvions donc plus tenir si simplement pour acquise l'existence d'une résistance altruiste organisée principalement par les membres des différents partis communistes nationaux à Buchenwald. Nous décidâmes alors de nous informer plus amplement sur cette question avant de continuer notre recherche ou de la rediriger.

L'existence de différentes « descriptions » - toutes empreintes de jugements de valeurs – de la manière dont les communistes occupèrent des postes de gestion s'est confirmée. Les uns, sans doute majoritaires, défendent l'existence d'une résistance communiste dont le bilan fut globalement positif ; les autres, à l'image de la lettre découverte au CARCob, celle d'un égoïsme de groupe ou de clique permettant à ces mêmes communistes de sauver leurs peaux. Jusque-là rien de particulier, juste deux interprétations d'une même situation. Sauf que ces différentes versions semblent toutes compatibles avec les faits rapportés par les uns et les autres. Dès lors, nous nous retrouvions face à l'impossibilité de trancher. Pourtant, ceci était nécessaire pour notre recherche. Finalement, y avait-il eu, oui ou non, une organisation de résistance à Buchenwald ? Si oui, nous pouvions poursuivre notre recherche dans la même optique que nous l'avions commencée. Mais si non, une réorientation devenait indispensable. Or, à l'heure actuelle, nous n'avons toujours pas trouvé le moyen de trancher : nous voulons croire que ce moyen existe mais nous n'excluons pas qu'il faille le développer car nous n'avons pas l'impression qu'il nous a été enseigné durant nos études. Cependant, nous pensons avoir réussi à identifier la *cause* de cette difficulté irréductible (pour nous) : la cause en réside selon nous dans l'énorme équivoque engendrée chaque fois qu'une action clandestine est alléguée, autrement dit chaque fois qu'une ruse est invoquée. Ainsi les communistes soutiennent qu'en raison de la nécessité de ruser, les choses *n'étaient pas ce qu'elles semblaient être*. Ou encore qu'elles semblaient être telles pour tromper l'ennemi commun : la SS. En effet, disent-ils, pour pratiquer la résistance dans le camp, il fallait se créer des marges de manœuvre. Ceci n'était possible qu'en contrôlant les postes de gestion délégués par la SS. Il fallait dès lors feindre la collaboration pour les obtenir et les conserver. Mais, pour des raisons de sécurité évidentes dans un rapport de force aussi inégal, de tels objectifs ne peuvent être poursuivis que dans une clandestinité presque totale. La masse des détenus était donc tenue dans l'ignorance des desseins secrets, prétendument à son bénéfice, poursuivis par les responsables communistes. Cela

explique, poursuivent-ils, que des critiques puissent exister. Certes leurs comportements semblaient être ce que certains internés dénoncent – nous verrons quoi dans le prochain chapitre -, mais ils étaient posés pour donner le change aux SS et permettre par ailleurs des actions occultes au bénéfice de la communauté concentrationnaire dans son ensemble.

Mais pourquoi les prisonniers ayant été témoins – et parfois victimes – de ces comportements croiraient-ils la parole des militants communistes ? Ils exigent que des preuves tangibles leur soient fournies. Sans cela, ils estiment que les discours des communistes ne sont que des paroles proférées pour justifier l'injustifiable : vouloir sauver sa peau au détriment des autres détenus. Or, nous le verrons, certains estiment insuffisantes les « preuves » apportées par les militants communistes. Ils persistent dans leurs dénonciations et l'équivoque n'est donc pas levée. Si bien analysée par Primo Levi, la *zone grise* où les frontières se brouillent entre les amis et les ennemis demeure dans le brouillard⁷. Victor, l'un des personnages que nous retrouverons du livre de David Rousset, l'avait bien anticipé lorsque, s'adressant à un militant communiste, il lui disait :

« Je ne puis m'empêcher de penser que vous êtes, et dans une certaine mesure nous avec vous, dans la mesure où nous acceptons, que vous êtes entièrement embarqués dans l'équivoque. Et quelle équivoque ! Les S.S. ont reculé. Ils vous ont laissé prendre des responsabilités. Vous en avez tiré pour vous, pour nous, des avantages. Mais la responsabilité – la responsabilité criminelle des camps – cette équivoque risque de la faire partager avec les S.S. Et ce n'est-ce pas précisément le plan de ces derniers de prétendre, lorsqu'il faudra rendre des comptes, qu'il y avait d'autres bourreaux qu'eux-mêmes ? (...) Et comment pouvez-vous briser cette équivoque ? » (Rousset, 2012, p.218)

Ces différents éléments que l'on vient d'exposer, Jean-Michel Chaumont les a théorisés dans son ouvrage à paraître intitulé « *Survivre à tout prix* ». Reprenons-les sommairement sans égard pour le contexte théorique plus large de son ouvrage.

De manière générale, la ruse consiste à tromper son adversaire sur ses intentions afin de poursuivre sa lutte contre lui. Mais cette pratique contient une *équivoque*. En effet, pour qu'une ruse fonctionne, il faut convaincre son adversaire de sa bonne foi. Celui-ci étant a priori méfiant, il sera nécessaire, pour le persuader, de lui donner des *gages*, des actes destinés à prouver la sincérité de la volonté de

⁷ Levi, P. (1989). Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz. Paris : Gallimard.

collaborer désormais avec lui. De plus, pour réduire les risques de dénonciation, il est important que la ruse soit tenue la plus secrète possible, y compris vis-à-vis de certains alliés. Ce sont ces alliés tenus dans l'ignorance qui risquent un jour de demander des comptes. Car lorsque la bataille est terminée, il faut convaincre les amis – qui ont pu eux-aussi être convaincus par les gages donnés à l'ennemi – que les comportements adoptés ne traduisaient pas une trahison mais découlaient de la mise en place d'une ruse. Pour ce faire deux conditions sont à remplir. Premièrement il faut que les *lignes d'oppositions* redeviennent claires. L'individu sur qui pèse la suspicion doit être clairement revenu dans le camp allié. Deuxièmement, et c'est sans doute le point le plus important, les gages donnés à l'ennemi doivent pouvoir être compensés par des *gains* pour l'ensemble des alliés, tout en respectant une certaine proportion : « plus les gages ont été élevés, plus la victoire obtenue aux prix des sacrifices doit être importante » (Chaumont, 2017, p.125).

Cependant, s'il est impossible de produire la preuve de tels gains, certains actes peuvent prouver l'existence de la ruse. Ainsi Chaumont présente l'exemple de Lucrèce, personnage mythique du livre « *Histoire romaine* » de Tite-Live :

« Nous sommes censés être en 509 avant J.-C. Une armée romaine fait le siège d'Ardée, à quelques heures de Rome. Le siège est long, les officiers s'ennuient. Ils boivent et s'affrontent dans une de ces sottises compétitions dont les jeunes mâles sont friands : qui donc possède l'épouse la plus vertueuse ? À l'initiative de Collatin, le mari de Lucrèce, ils décident de s'en assurer de visu et cavalent jusqu'à Rome.

À la cour du roi Tarquin, les femmes sont dissipées. Dans la demeure de Collatin au contraire, ils trouvent une épouse chaste, modeste et besogneuse : Lucrèce, l'idéal même de la matrone. Sextus, le fils du roi Tarquin, s'enflamme pour la belle Romaine. Quelques jours plus tard, à l'insu de Collatin, le prince revient, animé de noirs desseins. Il est reçu comme un ami et un hôte de marque. La nuit, il pénètre dans la chambre de Lucrèce : « J'ai mon épée à la main. Tu mourras, si tu dis un mot ». Il tente d'abord de l'amadouer, la supplie, la menace. Rien n'y fait. Il use ensuite de la force. Elle aurait résisté jusqu'au bout si Sextus ne l'avait menacée de prétendre l'avoir trouvée dans les bras d'un esclave et les avoir aussitôt tués l'un et l'autre comme le droit romain l'y autorisait en cas de flagrant délit d'adultère. L'idée de voir sa réputation salie à jamais était insupportable à Lucrèce et elle céda alors aux assauts de son agresseur. Le prince prit son plaisir et s'en alla « plein d'orgueil d'avoir ravi son honneur à une femme ». (Chaumont, citant en partie Tite-Live, 2017, p.256)

Dans ce récit, Lucrèce ruse vis-à-vis de son agresseur pour garder son honneur sauf. En effet, il menace de répandre, après l'avoir tuée, un mensonge sur sa mort qui la déshonorerait si elle continue à se débattre. Elle se « laisse » donc violer afin de sauver son honneur. Directement après l'agression elle fait appeler ses proches et des témoins

afin de dévoiler les faits dont elle vient d'être victime. Mais un doute quant à ses intentions peut subsister. *A-t-elle réellement rusé pour garder sauf son honneur ou s'est-elle simplement laissée faire pour assurer sa survie ? L'équivoque est présente.* Afin d'effacer tout soupçon et de prouver ses dires, Lucrèce se suicide immédiatement après avoir dévoilé les faits. *Cet acte prouve irréfutablement qu'elle n'était pas attachée à la vie* et authentifie sa version de l'agression et surtout de la raison pour laquelle elle a cessé de résister à un moment donné. Ce récit montre qu'il est parfois possible de lever l'équivoque même en l'absence de gains tangibles pour les alliés ⁸.

Revenons maintenant à notre situation. Dans notre cas, l'équivoque est toujours présente et il n'est pas possible de trancher. Les communistes invoquent la ruse mais n'amènent pas de gains suffisants aux yeux de certains de leurs critiques pour que l'équivoque soit levée. Des faits prouvent qu'il y avait bien une organisation clandestine à Buchenwald qui était disposée à agir à l'encontre de la SS, ainsi la constitution de caches d'armes est suffisamment avérée par de nombreuses sources pour que personnes ne puisse raisonnablement en nier l'existence. Il y a donc eu des comités qui ont caché leurs intentions à leurs ennemis. Mais ces comités agissaient-ils pour le bien commun ou pour leur survie propre ? Dans l'état de la littérature, la question reste entière et c'est selon nous à cause de la difficulté de lever l'équivoque. C'est du moins ce que nous nous proposons de montrer.

Dans le prolongement de notre mémoire, il nous semblerait important de développer des outils pour traiter ces situations où l'une des versions invoque le recours à la ruse. Car trancher est parfois réellement crucial tant pour les acteurs sociaux que, plus généralement, pour les chercheurs. Dans notre exemple c'est un vrai problème pour les acteurs car il y a un enjeu de justice : les gloires d'après-guerre ont-elles été usurpées ou non ? Dans un cas, les communistes méritent d'être médaillés

⁸ Si dans l'exemple c'est la mort qui permet de lever la suspicion il ne doit pas en être tout le temps de la sorte. Imaginons par exemple une situation où, soi-disant pour mieux faire valoir les intérêts collectifs, un individu a obtenu une promotion personnelle. Si ses motifs sont suspectés, l'acte prouvant sa bonne foi pourrait simplement être de renoncer sur le champ à cette promotion ou aux avantages associés. Néanmoins, le caractère immédiat des actes est important. Si Lucrèce se suicidait 10 ans après cela ne prouverait plus qu'elle ne tenait pas à sa vie puisqu'elle en aurait encore joui 10 ans. Il en est de même avec l'exemple que l'on vient de prendre, si l'individu attend 10 ans avant de renoncer à son poste, il en aura trop bénéficié que pour pouvoir dire qu'il n'était pas important pour lui.

pour leur comportement ⁹. Dans l'autre, ils devraient être condamnés. Mais, c'est aussi un vrai problème pour la connaissance historique et sociologique. Comment l'historien peut-il rendre compte de l'histoire des années après s'il ne sait pas, *in fine*, ce qui s'est réellement passé dans les camps ? Et quant à nous, sociologues, qui voulons étudier la « société » concentrationnaire, comment avancer si l'on ne sait pas si celle-ci permet ou non l'émergence d'une résistance altruiste ? Ceci est compliqué et nous a poussés à réorienter notre recherche. Dès lors notre mémoire va s'atteler à montrer concrètement comment se présente une équivoque inhérente à l'invocation de la ruse. Dans un premier temps, nous présenterons cinq versions différentes sur les types de conduites évoquées ci-dessus. Ensuite, nous les ferons dialoguer afin de constater qu'en l'état, il nous est impossible de savoir si oui ou non une résistance, au sens le plus noble, a été mise en place par les communistes grâce à la pratique de la ruse. Ceci nous conduira, en conclusion, à défendre la nécessité de concevoir des outils permettant de lever ce type d'équivoques.

Methodologie :

Dans un premier temps, il a fallu délimiter notre terrain. Concernant celui-ci, nous nous concentrerons sur les témoignages relatifs à l'occupation des postes de gestion par les membres des partis communistes et leurs comportements à ceux-ci, dans le camp de Buchenwald. Le choix du camp s'explique principalement pour trois raisons. Premièrement, l'accusation remettant en doute nos certitudes et nous poussant *in fine* à modifier notre objectif de recherche concernait des faits s'étant passés à Buchenwald. Deuxièmement, c'est le camp où la prise des postes de gestion par les communistes fut la plus effective. Troisièmement, il est relativement facile de trouver des récits d'anciens internés sur ce camp et ce qui s'y est produit. C'est donc principalement pour des raisons d'accessibilité aux sources que ce choix s'est posé de cette manière. Dans un second temps, nous avons dû sélectionner nos matériaux. Nous avons décidé de récolter des matériaux déjà disponibles. Dès lors, nous avons opté pour deux types de sources, des ouvrages publiés et des documents d'archives. Les

⁹ Il est important de préciser que cela a été effectué après la guerre. Des communistes ont été médaillés, ce qui prouve le crédit qui a été accordé à leur version des faits. Pourtant, on va le démontrer, résistance ou non, la question reste entière.

trois critères de sélections étaient les suivants : 1) les auteurs devaient avoir été internés au camp de Buchenwald ; 2) les récits devaient traiter, entre autres, des communistes et de leurs fonctions dans les camps ; 3) les différents textes devaient fournir l'éventail le plus large possible de versions différentes de leurs conduites. Nous avons abouti à un corpus regroupant cinq sources :

- Les mémoires de Jacques Grippa, communiste belge passé par Buchenwald, publiées sous le titre « *Chroniques vécues d'une époque 1930-1947* »¹⁰ ;
- Une lettre adressée au Parti Communiste Belge provenant des archives du CArCob à Bruxelles¹¹. Cette lettre est écrite par un ancien résistant belge, Dirk¹², non communiste, qui adresse un réquisitoire dénonçant les agissements au camp de Buchenwald de certains prisonniers communistes.
- Le livre « *L'Etat SS : Le système des camps de concentration allemands* »¹³ d'Eugene Kogon, ancien concentrationnaire allemand membre du parti de *l'Union chrétienne-démocrate*, actif dans la direction clandestine de Buchenwald ;
- Les livres « *Ulysse trahi par les siens* »¹⁴ et « *Le Mensonge d'Ulysse* »¹⁵ de Paul Rassinier, ancien communiste français ayant déjà quitté le Parti lors de son internement à Buchenwald et s'opposant fortement aux communistes. Il est aussi un des fondateurs du négationnisme en France ;
- Le roman – témoignage « *Les jours de notre mort* »¹⁶ de David Rousset, ancien concentrationnaire français de Buchenwald, trotskyste, ayant côtoyé les communistes ;

¹⁰ Grippa, J. (1988). *Chronique vécue d'une époque 1930-1947*. Anvers : Editions EPO.

¹¹ Document daté du 20 octobre 1945, adressé au Vice-Président de l'Amicale de Buchenwald de l'époque, contenant une lettre explicative d'une page et un document de dix pages d'accusations visant certains communistes. Document inséré dans le dossier ccp 5534 des archives du CArCob.

¹² Ce document a été anonymisé.

¹³ Kogon, E. (1970). *L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands*. Paris : Seuil

¹⁴ Rassinier, P. (2006). *Ulysse trahi par les siens*. Rome : La Sfinge.

¹⁵ Rassinier, P. (2012). *Le Mensonge d'Ulysse*. Rome : La Sfinge.

¹⁶ Rousset, D. (2012). *Les jours de notre mort*. Millau : Fayard.

Si ce corpus nous a permis de mener à bien notre mémoire, il aurait cependant pu être étoffé par d'autres témoignages d'anciens concentrationnaires d'une part¹⁷, par des versions issues d'observateur extérieurs d'autres part¹⁸. Enfin, il a fallu traiter nos sources. Chacune d'elle a été lue dans l'optique de dégager la version de l'auteur sur les conduites des communistes, excepté pour *Les jours de notre mort*. En effet, le roman de David Rousset, anticipant en quelque sorte notre mémoire, reprend et présente différentes versions pour illustrer les dilemmes face auxquels se trouvaient les communistes. De cette source nous avons décidé de retenir la version défendue par le personnage de Victor, non communiste. Celui-ci occupait un poste au Revier¹⁹ auquel il avait été placé par des communistes ; il devait donc y agir en fonction de leurs directives. Parce que la fiabilité de Rousset est grande et qu'il présente à travers Victor le cas relativement fréquent d'un concentrationnaire partiellement au fait des agissements clandestins, l'on a considéré pouvoir tenir compte de sa vision au même titre que de celles exposées par les autres auteurs. Pour terminer ces considérations méthodologiques, nous avons établi ces différentes versions par une approche compréhensive, procédant classiquement à des analyses de contenus. Nous avons parfois été inspirés par les méthodes d'analyse structurale.

¹⁷ De cette manière par exemple nous avons écarté le témoignage du Père Léon Leloir et son ouvrage « *Je reviens de l'enfer* » car sa version était très proche de celles de Dirk et Rassinier.

¹⁸ De la sorte nous avons écarté par exemple les mémoires de l'épouse du Baron Greindl tué par des communistes à Buchenwald ou encore le rapport de « l'historien » militaire américain intitulé « Communist Atrocities in Buchenwald ».

¹⁹ Infirmerie. Ce genre de poste procure de nombreux avantages : meilleures rations de nourriture, moins de risques de coups, meilleures conditions de vie générales ; accès aux médicaments et autres produits ; capacité de choix quant à qui résidera ou non au Revier ; ...

Partie 1 : Cinq versions vraisemblables

Cette première partie est consacrée à la présentation de cinq « versions » différentes sur l'occupation des postes de gestion par les communistes et sur la manière dont ils les ont gérés. Nous commencerons par exposer deux versions « terre à terre », sans prise de recul considérable. Elles se développent en restant proches de faits vécus et du quotidien. Premièrement la version de Jacques Grippa. Il est communiste et fait donc partie de ceux qui invoquent la ruse. Deuxièmement, trouvée dans les archives du parti communiste, la version de Dirk. Il n'est pas membre du parti communiste et dénonce le comportement des communistes qui dirigeaient son Block. Ensuite, nous présenterons deux versions d'auteurs qui ont pris plus de recul sur la situation qu'ils ont vécue. Chez eux, il y a une volonté d'analyser les faits et leurs logiques de manière plus objective. Ils développent un argumentaire plus construit que les deux premiers témoins. Il s'agit d'abord d'Eugen Kogon, membre du parti de *l'Union chrétienne-démocrate*, qui collabora avec les communistes. Ensuite de Paul Rassinier, ancien membre du parti communiste dont il a été exclu un peu avant la guerre. Il dénonce les communistes et les estime responsables de la mort de la majorité des détenus de Buchenwald. Enfin, nous présenterons la version de Victor, personnage du roman de David Rousset, qui prend la pleine mesure de l'équivoque face à laquelle on se trouve lorsque la ruse est invoquée.

Version 1 : Jacques Grippa

Jacques Grippa, né en 1913, adhère au Parti Communiste de Belgique en 1930. Entrant dans la résistance et la clandestinité pendant la guerre, c'est en tant que Chef d'Etat-major national des Partisans armés qu'il fut arrêté par la Gestapo en juillet 1943. Il passa par le camp de Breendonk et fut ensuite envoyé à Buchenwald en mai 1944. Là-bas, il joua un rôle dans la direction clandestine du camp ²⁰. Il fut membre de

²⁰ Selon la version qui invoque ma ruse, il existait différents comités clandestins nationaux qui participaient à couvert à la lutte contre le national-socialisme. Ceux-ci suivaient les directives d'un comité international principalement dirigé par les communistes allemands. Ces comités dirigeaient clandestinement le camp selon leurs objectifs, utilisant les postes de gestion acquis.

l'organisation clandestine belge, appelée le « Comité de la Communauté Belge » ; suppléant du représentant belge au « Comité international du camp », et enfin, dirigeant du groupe belge dans l'organisation militaire clandestine internationale. Il occupa aussi le poste de « Stubendienst de son Block. Jacques Grippa est l'image type du communiste valorisé de l'époque. Un combattant courageux, incorruptible et dogmatique. Dans notre corpus c'est principalement lui qui invoque la pratique de la ruse. La politique que poursuivaient les communistes explique les comportements adoptés. Ceux-ci ne se limitaient donc pas à être ce qu'ils semblaient être. L'analyse de cette version se fait principalement à partir d'un chapitre de ses mémoires, « *Chronique vécue d'une époque. 1930-1947* » nommé « *Buchenwald* ». Voici, comment Jacques Grippa explique et considère les faits.

La prise en main des postes de gestion du camp par les communistes s'explique par la poursuite de deux grands objectifs. Premièrement un objectif immédiat : améliorer les conditions de vie de l'ensemble des détenus et s'opposer au projet des SS de les dresser les uns contre les autres, faisant du camp une 'jungle'. Deuxièmement, un objectif médiateur : maintenir l'esprit de la résistance afin de continuer la lutte contre le fascisme et sa cause capitaliste, même après-guerre :

« L'action [de résistance en général] des camarades allemands avait certainement ainsi empêché que les SS ne réussissent dans leur projet de faire du camp une jungle où les détenus se seraient entre-déchirés en mettant la collectivité entièrement à la merci des nazis. » (Grippa, 1988, p.262) ²¹

« A l'exemple de ce que j'avais fait dans la chambrée à Breendonck, je fus l'organisateur de conférences, avec discussion, sur des sujets divers constituant formation politique au sens large du terme, y compris des thèmes particuliers comme l'économie politique, l'histoire, la philosophie. Il y avait aussi la transmission d'informations arrivées clandestinement, sur l'évolution de la guerre. D'une façon générale, et cela relevait le moral, nous considérions que si certains d'entre nous survivaient, *ils devaient acquérir le maximum de connaissances pour continuer le combat avec efficacité pour un monde meilleur, de progrès social, de paix et de liberté. Et nous, communistes, nous affirmions notre conviction, basée sur la raison, de la nécessité de la transformation socialiste de la société, pour libérer l'humanité de toute forme d'oppression et d'exploitation de l'homme par l'homme, pour supprimer jusque dans ses racines la cause des guerres et du fascisme. Plus immédiate était la volonté de contrecarrer ainsi la volonté des nazis de nous briser, de provoquer la déchéance*

²¹ Concernant le format des citations pour cette première partie. Les passages soulignés pour le bien du mémoire seront mis en *italique*. Ceux soulignés par les auteurs seront soulignés d'un trait. Enfin, si une indication est ajoutée dans la citation pour en améliorer la compréhension, celle-ci sera mise [entre crochets].

des détenus antifascistes, de nous réduire à l'état de bêtes humaines ; nous entendions par ces activités, conserver notre dignité humaine. » (Grippa, 1988, p.267)

Pour poursuivre ces objectifs, il fallait se créer une marge de manœuvre. Seule possibilité : la prise en main des postes de gestion délégués par la SS. Mais contrairement aux *verts*²² qui s'étaient comportés à ces postes en bras armés des SS²³, les communistes firent seulement *semblant* de collaborer :

« Mais surtout cela fut possible [l'organisation de la résistance à Buchenwald] grâce à l'héroïsme – le mot n'est pas trop fort – des prisonniers politiques allemands qui s'étaient organisés, avaient éliminé de toute responsabilité dans la vie interne du camp, les 'triangles vert' (droits communs) qui auparavant *s'étaient comportés en auxiliaires zélés des SS*. » (Grippa, 1988, p.262)

Ils rusèrent, camouflant leurs véritables intentions afin de se créer à couvert des capacités d'action :

« Dans ce contexte [la mise en place de l'organisation militaire clandestine], Klaus Maase me parla du rôle dévolu aux Lagerschutz. Quelques mots d'explication à leur propos. Je savais déjà qu'il s'agissait d'une formation de confiance, dirigée par le Comité international clandestin. Son *rôle officiel* était d'assurer la police dans cette (petite) ville qu'était le camp de Buchenwald. La direction SS, dans l'incapacité numérique d'assurer cette tâche – à sa façon – avait dû se résoudre, à la suggestion des camarades allemands, à laisser créer cette formation : *la ruse de ceux-ci avait réussi*. Les Lagerschutz pouvaient ainsi circuler de jour et de nuit dans le camp, porter des messages de l'organisation et veiller aussi à ce que le grand camp ne devienne pas une jungle. De plus, *sous prétexte d'accomplir leur mission*, ils avaient la possibilité de sortir du camp, jusqu'aux bâtiments administratifs, aux usines proches et aux casernes, pouvant ainsi reconnaître les lieux de la première phase de l'action de libération éventuelle. » (Grippa, 1988, p.281)

La présence de la ruse est clairement affirmée dans ce passage. Il y a bien un *rôle officiel* à cette police que les communistes feignent de remplir. Car à la place et dans le dos des SS, ils l'utilisent à des fins de résistance. Ceci tant pour atteindre les buts

²² Dans les camps de concentration les prisonniers portaient sur leur uniforme de détenu un écusson permettant aux gardes SS de connaître le motif de leur incarcération. De cette manière, le triangle vert signifiait « criminel » (qu'ils nommaient aussi droit commun) ; le rouge, « prisonnier politique » (c'est celui-ci que portaient notamment les communistes reconnus comme tels) ; le rose, « homosexuel » ; le noir, « asocial » (ils regroupaient dans cette catégorie les vagabonds, les tsiganes, ...) ; le jaune, « juif » (ceux-ci portaient une étoile soit uniquement jaune, soit bicolore : un juif communiste par exemple portait une étoile jaune et rouge). Ces classements étaient évidemment liés à la vision des nazis et par exemple, certains « asociaux » étaient incarcérés pour raison de pauvreté. Tout triangle vert n'est donc pas toujours un grand criminel comme un triangle rouge peut ne pas être réellement un opposant politique.

²³ Dans le début du camp, ces postes de gestion avaient été délégués aux *verts*.

immédiats que médiats. Cependant, le contexte des camps interdit d'informer tout un chacun des actions posées, la lutte doit se faire à couvert pour plus de sécurité :

« En effet, il fallait être prudent ; Il pouvait y avoir parmi ces nouveaux arrivés [chez les détenus], certains qui n'avaient rien à voir avec la Résistance, ou des prisonniers qui avaient 'cédé' et dans lesquels on ne pouvait plus avoir confiance, voire des mouchards que la Gestapo aurait introduits pour découvrir ce qui pouvait être des filières de la résistance. » (Grippa, 1988, p.277)

« [Concernant la préparation de la fin de la guerre dans le camp] Pour des raisons de sécurité compréhensibles, ces informations n'étaient transmises qu'aux membres du Comité international, et, c'était mon cas, à leur suppléant direct, et ce, afin que les décisions prises collectivement, le soient sur la base de ce qui pouvait être connu des intentions et des préparatifs de l'ennemi. » (Grippa, 1988, p.290)

Dès lors, ceci explique que certains actes puissent être mal compris par bon nombre de prisonniers. Les communistes ne pouvant exposer les raisons cachées et les détenus n'ayant que les faits pour interpréter, il est normal que certains prisonniers aient pu mal comprendre les intentions des premiers. Par exemple, la violence employée pour maintenir la discipline pouvait être perçue comme scandaleuse. Les prisonniers ne pouvaient pas savoir que les communistes étaient bien obligés d'y recourir parfois pour empêcher les SS d'intervenir plus durement et permettre aux communistes de garder leurs postes et de continuer la lutte. Ils ne pouvaient pas non plus se rendre compte qu'elle était importante pour empêcher que le camp devienne une « jungle » comme le souhaitait la SS :

« Mais cela [la prise de pouvoir des postes] signifiait qu'il fallait admettre une certaine discipline intérieure. Et là *certaines détenus* qui n'avaient pas eu à souffrir comme eux [les communistes allemands détenus depuis 1933], de sévices hitlériens bien plus graves encore, pendant dix ans, *ne comprirent pas toujours* qu'il fallait rigoureusement pratiquer l'autodiscipline dans la solidarité. Les SS auraient souhaité que les détenus deviennent des bêtes humaines, et le camp une jungle. La Résistance, c'était aussi empêcher cela. *D'autre part, en certaines circonstances, il fallait aussi pour les responsables antifascistes allemands, montrer une certaine sévérité, ou la feindre, pour éviter l'intervention des SS.* » (Grippa, 1988, p.262)

De la même manière, d'autres actes furent incompris, les motivations demeurant toujours cachées. Par exemple, il fut souvent reproché aux communistes de pratiquer un égoïsme de groupe, utilisant les moyens qu'ils avaient à leur disposition uniquement pour sauver les leurs. Mais ce que les prisonniers ne savaient pas c'est que, selon Grippa, chaque action était soigneusement pensée en fonction des objectifs. Ceux-ci nécessitant de sauver en priorité les individus aptes à poursuivre la lutte, les cadres communistes, par exemple, les autres détenus pouvaient se figurer que le

sauvetage avait pour unique raison d'être leur appartenance au groupe. Or les maintenir en vie permettait par exemple de les envoyer dans d'autres camps afin de créer de nouvelles cellules de résistance :

« A propos de l'envoi dans les commandos extérieurs, deux autres préoccupations intervenaient aussi. D'une part, dans la mesure du possible, l'organisation de résistance essayait d'empêcher que la décision SS n'arrive à démanteler l'organisation clandestine à Buchenwald dans les diverses nationalités, en tentant de conserver les cadres de ces structures. D'autre part, à l'inverse, à la demande du comité international clandestin, les camarades de l'«Arbeitsstatistik» inscrivaient pour le transport dans tel ou tel commando extérieur, des camarades de confiance afin, lorsque cela apparaissait nécessaire, de tenter d'y créer une organisation de résistance, ou de renforcer celle-ci, par l'envoi de prisonniers politiques (soit un seul, soit une équipe) non repris sur les listes initiales. » (Grippa, 1988, p.275)

Aussi, les prisonniers ne se rendaient pas toujours compte que les marges de manœuvres qu'avaient les communistes étaient réellement limitées. Il n'était pas toujours facile de réitérer une action que l'on avait pu mettre en place :

« Il y avait par exemple l'aigreur de certains qui voyaient l'organisation de résistance réussir à sauver par son intervention l'un ou l'autre codétenu alors que cette 'protection' n'avait pu jouer pour eux. Cela valait par exemple pour l'attribution de billets de Schonung. En principe, c'était ces SS qui délivraient ces billets, bien entendu d'une façon inhumainement restrictive. Et c'est à l'insu des nazis que l'organisation de résistance essayait d'introduire quelques billets supplémentaires de dispenses momentanées de travail, à l'intention de l'un ou l'autre cas individuel de codétenus malades, blessés, invalides, particulièrement handicapés. *On devait comprendre que ces interventions clandestines étaient forcément limitées, sous peine d'attirer l'attention des SS* et de voir ceux-ci sévir dans une répression féroce contre les malades et le personnel détenu du Revier. » (Grippa, 1988, p.275)

Mais les prisonniers n'avaient pas accès à ces explications. Ils se sont donc fiés à ce qu'ils ont vu : des prisonniers, prestant leurs loyaux services aux nazis afin de garantir leur survie. Ils ne se sont pas non plus rendu compte des difficultés inhérentes à la prise en main des postes de gestion et à la mise en place de la résistance. En effet, participer à la gestion d'une machine meurtrière pose des « *cas de conscience* ». Il est parfois nécessaire de poser des actes difficiles pour poursuivre la lutte.

« Il en allait de même pour l'envoi en transport dans des commandos extérieurs connus comme particulièrement mauvais. C'était les SS qui décidaient du nombre de ces convois, et souvent même en désignant les Blocks où devait être puisée cette chair humaine. L'intervention de l'«Arbeitsstatistik», ou éventuellement, in extremis, du Lagerschutz (je reviendrai par ailleurs sur cette fonction) ne pouvait porter que sur quelques cas où l'un ou l'autre, en état particulièrement mauvais, devait être remplacé

par de plus valides. *Là aussi, ces tentatives ne pouvaient être que limitées, et posaient souvent des cas de conscience.* » (Grippa, 1988, p.275)

Mais surtout, poursuivre cette lutte signifiait une prise de risque constante. Il ne faut pas oublier le contexte contraignant et dangereux des camps. Chacun des membres travaillant pour la direction clandestine se mettait directement en danger de mort, même dans l'organisation des activités culturelles par exemple :

« Que le lecteur qui n'a pas connu les camps ne se méprenne pas : toutes ces activités culturelles, avec leur aspect politique antifasciste, étaient clandestines, et ce n'était pas sans risque de cruelle répression, pouvant aller jusqu'à l'exécution, qu'elles existaient contre la volonté des barbares nazis. » (Grippa, 1988, p.268)

« Tout ce que la Résistance pouvait faire, c'était entraver les activités criminelles des nazis, les détourner si possible. Et encore une fois, ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que cette résistance était passible des pires sanctions si elle était découverte, probablement l'exécution. » (Grippa, 1988, p.275)

D'ailleurs, certains ont payé de leur vie leurs actions de résistance :

« C'est ainsi qu'à un certain moment, les camarades allemands nous avisèrent que l'un d'entre eux allait être transféré à Dora, dont nous savions que les conditions de détention y étaient encore plus tragiques qu'à Buchenwald. Ils nous demandaient, pour assurer le lien avec les Belges déportés à Dora et les organiser dans l'esprit de la résistance, si nous pouvions trouver un détenu de confiance à même d'appuyer leur camarade. Ce fut notre camarade Norbert Van Eynde, dit Gaston, que nous connaissions bien depuis Breendonk, qui accepta d'assumer cette tâche dangereuse. Malheureusement à Dora les SS découvrirent l'amorce de l'action, procédèrent à l'arrestation du camarade allemand dirigeant de l'équipe, et l'exécutèrent. Du coup, le petit groupe de résistants était décapité. » (Grippa, 1988, p.276)

Enfin, il y eut certainement des « pommes pourries » : des individus parmi les militants dont les comportements furent « répréhensibles », en particulier chez les communistes allemands détenus de longue date. Mais ces exceptions ne doivent pas vicier les jugements :

« A côté de cela [l'entente entre les détenus antifascistes de diverses opinions], certaines oppositions apparues dans des Blocks ou au travail avec quelques camarades allemands étaient bien mineures. Après tout, soyons modestes : certains Belges aussi ne furent pas irréprochables. Et cette remarque doit valoir pour des jugements portés par certains sur les détenus d'autres nationalités à partir de l'attitude répréhensible de quelques-uns. (Grippa, 1988, p.272)

Cela ne peut en aucun cas remettre en question l'ensemble de la résistance mise en place, surtout à la vue de ses résultats, tout à la fois ce qu'elle a obtenu et plus encore sans doute ce qu'elle a *prévenu* :

« Mais précisément, ce sera un des mérites de la Résistance organisée, d'avoir pu empêcher qu'au moins le grand camp ne devienne dans ces conditions, une jungle, d'avoir su faire prévaloir chez la plupart des détenus, surmontant les inimitiés personnelles et les préjugés, l'union fraternelle antifasciste s'exprimant notamment par la solidarité. Le maintien d'un bon moral, l'affirmation de la cohésion antifasciste, c'était aussi cela la Résistance à Buchenwald. » (Grippa, 1988, p.272)

« Ainsi, par l'action prolongée pendant des années, de la Résistance organisant notamment la solidarité, par les actions s'opposant aux évacuations dans les marches de la mort des derniers jours, par l'effet de dissuasion des groupes armés concernant le projet d'extermination massive, le tout couronné par l'insurrection libératrice, 21.000 détenus étaient sauvés de la mort (dont 622 belges) sur les 50.000 qui étaient passés par le camp ou ses commandos. Certes, nous n'avions pas pu empêcher l'envoi dans les marches de la mort, de dizaines de milliers de détenus (probablement 30.000). Certes, nous étions tous dans un état physique lamentable, squelettiques, affaiblis à l'extrême. Certains, surtout ceux atteints de maladies aiguës, les invalides, les derniers arrivés accablés par les suites de leur transport à Buchenwald, étaient particulièrement à la limite de l'agonie. D'ailleurs, chaque jour des morts s'ajoutaient aux morts. Et le crématoire ne fonctionnant plus, les cadavres squelettiques de détenus s'amoncelaient par dizaines dans une fosse près de l'entrée du camp : spectacle affreux et combien attristant. Mais 21.000 étaient libres et vivants. Certes, Buchenwald restera un exemple de la cruauté criminelle nazie. *Au-delà je pense que pour l'Histoire, il sera aussi le symbole de ce que fut la Résistance antifasciste dans les pires conditions, de la résolution indomptable des véritables résistants.* » (Grippa, 1988, p.299)

Voilà donc l'explication des faits : pour atteindre les objectifs fixés il fallait ruser et convaincre la SS que l'on travaillait comme elle l'attendait. C'était le seul moyen pour s'ouvrir des espaces d'action. Dès lors, il était prévisible que de l'extérieur les comportements ressemblent à de la collaboration, à l'image de ce que faisaient les *verts* en leur temps. Pourtant, sauf rares exceptions, chaque action posée permettait de faire avancer la lutte contre le national-socialisme. Les faits n'étaient donc pas ce qu'ils semblaient être. En réalité une résistance altruiste était mise en place, poursuivant des objectifs devant bénéficier à l'ensemble des concentrationnaires. Et si cette lutte fut difficile, si elle mena parfois à des cas de conscience, si certains ont agi de manière douteuse ... Les risques qu'ont pris les communistes pour le bien commun ainsi que les résultats auxquels ils sont arrivés pour l'ensemble des prisonniers, doivent suffire à convaincre de leur bonne foi et à reconnaître tous les bienfaits permis par la prise de pouvoir des postes de gestion et la mise en place de leur résistance. Une résistance forte, efficace et victorieuse. Voici en finale le jugement global qui synthétise la version de Jacques Grippa : à Buchenwald, les communistes parvinrent à

organiser la résistance « dans les pires conditions » et c'est cela que la postérité devra retenir : le versant négatif, la barbarie nazie ; sur le versant positif, la « résolution indomptable » des militants communistes.

Version 2 : Dirk

Le 20 octobre 1945, Dirk, ancien prisonnier de Buchenwald, détenu pour actes de résistance, adresse une lettre au Vice-président de l'Amicale de Buchenwald. Celle-ci fait suite à la décision prise par l'Amicale de créer un comité d'épuration afin, le cas échéant, d'exclure de l'Amicale – voire même du bénéfice du statut de Prisonniers politiques les concentrationnaires ayant eu des pratiques préjudiciables pour d'autres prisonniers. Par son écrit, Dirk soulève de manière évidente un enjeu de justice, en atteste la manière dont il qualifie sa lettre de « rapport-réquisitoire » (Dirk, 1945, p.1)²⁴. Il dénonce des faits et des comportements posés principalement par des communistes belges et français. Ceux-ci doivent être jugés et condamnés pour leurs attitudes dans les camps :

« Les faits relatés dans cet exposé prouvent d'une façon indubitable que les noms cités plus haut sont indignes de figurer sur la liste des patriotes qui ont sacrifié leur santé et leur vie pour la patrie belge. Le crime contre Hubert relève même de la justice en ce qui concerna les Belges compromis. J'estime avoir fait mon devoir en signalant les faits scandaleux connus de moi au camp de Buchenwald. C'est au comité des 5 à faire le sien, sans haine, mais avec justice et fermeté, sans tenir compte de la politique, ni des personnalités compromises. » (Dirk, 1945, p.11)

²⁴ Ce document datant de 1945 et découvert dans les archives du CARCob est composé de onze pages. La première, non numérotée, est une lettre directement adressée au Vice-Président de l'Amicale de Buchenwald de l'époque par laquelle l'auteur explique l'objectif général de sa démarche. A cette lettre, est annexé un rapport de dix pages, numérotés de 1 à 10, dans lequel il dénonce des actes et des communistes. Les six premières pages de ce rapport relatent et dénoncent le comportement général de communistes au cœur de son Block ainsi que des sévices dont il a été la victime. Les deux pages suivantes expliquent un meurtre perpétré par les communistes, celui d'Hubert. De ce meurtre il a été le témoin gênant et c'est selon lui pour cette raison qu'il a ensuite été la victime des communistes. Les deux dernières pages quant à elles, requièrent que les communistes impliqués - dont il donne les noms, les numéros de matricule du camp et la nationalité - soient dénoncés publiquement et condamnés pour leurs méfaits. Pour les citations, nous n'avons pas tenu compte de la numérotation établie par l'auteur et avons renuméroté les pages de 1 à 11.

La version de cet auteur est tout autre que celle de Jacques Grippa que nous venons d'aborder. En effet, voilà le quotidien et les faits dont il a été le témoin :

A la tête du *Block* 10²⁵ dans lequel résidait l'auteur, se trouvaient des communistes. Ceux-ci pratiquaient une distinction entre les prisonniers, principalement sur base des appartenances politiques. Les communistes et leurs sympathisants étaient privilégiés :

« Coïncidence curieuse, et que je donne uniquement à titre documentaire, *les prisonniers communistes furent systématiquement écartés*²⁶. Pierrick et ledit comité étaient protégés, conseillés et aidés par Arnold²⁷ qui venait faire de nombreuses visites et donner les directives. » (Dirk, 1945, p.3)

« Dès son arrivée [Pierrick²⁸], il constitua un comité de bloc composé de Belges et de Français qui, comme par hasard, étaient tous communistes. » (Dirk, 1945, p.3)

« Pierrick réalisa la fusion entre la solidarité française et la solidarité belge. *Tous les dirigeants étaient naturellement encore des communistes ou communistes* avec, comme chef, *le mangeur de sucre destiné aux malades*, le nommé Virgile²⁹ et, comme second, Roland³⁰. » (Dirk, 1945, p.5)

Cette discrimination est inacceptable pour l'auteur. D'autant plus qu'elle se faisait au détriment des autres détenus. Les concentrationnaires étaient tous prisonniers et ennemis de la SS. C'est donc, entre les résistants³¹, une solidarité sans distinction qui aurait dû être pratiquée :

²⁵ Il nous semble ici indispensable de préciser que ce *Block* 10 était également celui où Jacques Grippa occupait un poste de *Stubendienst*. Cependant, il n'est pas certain que nos deux auteurs se soient rencontrés. En effet, les *Blocks* étaient tous divisées en deux ailes ou *Flügel*. Il paraît vraisemblable que Jacques Grippa et Dirk n'aient pas été internés dans la même aile. D'une part car Dirk nomme explicitement certains communistes mais ne fait jamais mention de Jacques Grippa. D'autre part car Jacques Grippa cite certains personnages que l'on retrouve accusés chez Dirk mais ne les mentionne pas comme détenus dans la même aile que lui.

²⁶ L'auteur ne dit pas de quoi les prisonniers communistes furent systématiquement écartés mais l'on suppose qu'il devait s'agir de certaines corvées.

²⁷ Communiste belge occupant une fonction élevée dans le comité clandestin.

²⁸ Communiste, arrivé comme nouveau sous-chef de Block.

²⁹ Chef des Français du Block, communiste.

³⁰ Communiste belge qui s'occupait de ce que l'auteur appelle la « solidarité forcée » (Dirk, 1945, p.3).

³¹ Dans son écrit l'auteur laisse entendre que la seule distinction acceptable aurait été celle entre les prisonniers incarcérés pour actes de résistance et les travailleurs volontaires. Ce type de prisonniers regroupe des individus qui, avant d'être arrêtés et envoyés en camp, s'étaient engagés volontairement pour travailler dans les usines allemandes. Ils sont donc perçus par notre auteur comme des collaborateurs. Tous les détenus ne se valent donc pas aux yeux de Dirk.

« En outre, du fait de son [Paul³²] comportement funeste *vis-à-vis de ses compagnons de captivité belges et autres* (car d'autres que moi ont à se plaindre de cet individu), la participation aux droits des prisonniers politiques devrait lui être contestée. » (Dirk, 1945, p.2)

« Les Belges communistes avaient créé une « solidarité forcée » (...) *Nous étions bien loin du bel esprit de solidarité volontaire et de camaraderie que nous pratiquions sans différences d'opinions politiques au bloc 48.* » (Dirk, 1945, p.3)

« Ceux qui liront cet exposé croiront peut-être que j'ai été atteint de la manie de la persécution ; ils estimeront peut-être qu'il est *impossible que des prisonniers politiques poursuivent de telle façon un autre prisonnier politique, compagnon de captivité, dans un bagne nazi*. Ils ne comprendront peut-être pas *qu'un Pierrick et qu'un comité de bloc, composé de démocrates ou soi-disant tels, agissent aussi arbitrairement et dictatorialement contre un compagnon d'infortune* parce qu'il était à leurs yeux « insociable » (car c'est l'explication dernière qu'ils ont donnée). » (Dirk, 1945, p.7)

Tout cela tend à prouver l'existence d'un agissement de clique. Il ne s'agissait pas simplement d'aider en priorité ses camarades proches. Mais bien de privilégier ceux-ci aux détriments des autres prisonniers. En effet, les communistes dirigeaient le *Block* de manière dictatoriale et agissaient volontairement de manière nuisible vis-à-vis de leurs codétenus :

« C'était celui où un nommé Paul de (...), secrétaire du greffe de bloc *régnait en maître et agissait d'une façon néfaste envers ses compagnons de captivité* » (Dirk, 1945, p.2)

« Le comité avec le chef de bloc ou, plus exactement, avec Pierrick (...) *avait les pleins pouvoirs dictatoriaux* sur tous les « Haflings » de la baraque. » (Dirk, 1945, p.3)

« Virgile devint le véritable *dictateur* du bloc ; il ne travaillait naturellement plus. Avec Pierrick, il conduisait les prisonniers *d'une façon sectaire et dictatoriale*. » (Dirk, 1945, p.5)

« J'ignore ce qui en est résulté par la suite car, c'est à ce moment-là (mars 1945) que je fus transféré au petit camp à la baraque 63 *sur décision dictatoriale* de Pierrick et dudit comité de bloc³³. » (Dirk, 1945, p.10)

Ils imposaient leurs lois :

³² Communiste, secrétaire du chef de Block.

³³ Le camp de Buchenwald était divisé en deux parties – du côté des détenus – le grand camp et le petit camp. Ce dernier servait principalement à mettre en quarantaine les nouveaux arrivants, afin d'éviter la propagation d'épidémies. Il faut savoir que les conditions de vie y étaient pires encore que dans le grand camp et les chances de survie moindres. C'est donc une mesure qui, *a priori*, ne peut qu'être néfaste pour Dirk, il l'exprime d'ailleurs dans un autre passage.

« Les Belges communistes avaient créé une « solidarité forcée » pour le partage des colis familiaux ou de la Croix Rouge. Les Français en firent autant mais avec une autre formule. (...) Là, au moins, [parlant d'un autre Block] c'était la vraie solidarité, ici c'était forcé par la démagogie politique et diabolique d'un parti. » (Dirk, 1945, p.3)

Ils usaient de leurs postes pour voler et améliorer leur quotidien :

« Je suis resté au Revir jusqu'au 4 janvier 1945. A cette date je suis rentré au bloc 10 pour apprendre que le colis confié précipitamment, au moment de mon départ, à Paul et au « stubeding », avait disparu. Il contenait les différentes petites choses qu'un « haftling » pouvait encore posséder : pot de confiture, quelques paquets de cigarettes et un peu de sucre. Ce n'était pas beaucoup, dira-t-on, mais nous savons tous, nous les prisonniers, que c'était considérable pour un bagnard politique sortant du Revir. Ce Paul devrait maintenant rendre compte de ce larcin car sans aucun doute, c'était bien un vol qui avait été fait. » (Dirk, 1945, p.2)

« (...) ne connaissant plus de malade pour le reste [de sucre]³⁴ je le donnais au chef des Français du bloc pour le faire distribuer aux malades français du Revir, c'était un nommé Virgile. A mon grand étonnement, le soir même et le lendemain, je constatai que Virgile mangeait lui-même prosaïquement les 325gr. de sucre environ que je lui avais donnés pour les malades. » (Dirk, 1945, p.4)

Ils persécutaient quotidiennement les autres détenus sans raisons valables :

« Paul m'avait donc laissé souffrir volontairement et sans soins tout l'après-midi du dimanche avec 41° de fièvre ; il savait cependant que j'étais belge » (Dirk, 1945, p.2)

« Pierrick, sous-chef de bloc et le « Stubending » (un Français), les membres du comité et le nommé Virgile, chef de ma table, voulaient m'obliger à faire la corvée soupe (c.à.d. porter 50 Kg de la cuisine au bloc) alors que : a) j'avais un phlegmon à la jambe droite qui m'empêchait de marcher, j'étais même en « chunnung »³⁵ pour cela ; b) j'avais une hernie à l'aine droite qui m'interdisait de faire des efforts ; celle-ci s'était même étranglée au bloc à la suite d'un faux mouvement. » (Dirk, 1945, p.4)

« A la suite de cette intervention³⁶, la persécution des corvées de soupe cessa mais les autres tracasseries continuèrent : disparition de linge dans l'armoire dont le « Stubeding » avait la clef, disparition de colis que je retrouvais vides à l'autre « Flugel », corvées dégoutantes des waters et du Wachrzuù ; commandé évidemment par Virgile, etc ... » (Dirk, 1945, p.5)

« La réunion des groupes français et belge augmenta automatiquement les persécutions à mon égard, les tracasseries redoublèrent (...) Le but poursuivi était

³⁴ L'auteur explique qu'il avait décidé de partager du sucre reçu dans un colis avec des malades du Revier. Il le distribua lui-même aux malades belges qu'il connaissait et donna ce qui lui restait à Virgile pour qu'il le distribue aux français.

³⁵ Correctement orthographié « Schonung » : billet dispensant momentanément de tout travail distribué par le Revier.

³⁶ Intervention d'un médecin du Revier, à la demande de Dirk, pour que le Schonung soit respecté.

naturellement de me pousser à bout de m'énerver et de provoquer une réaction pour avoir l'occasion de sévir contre moi. » (Dirk, 1945, p.5)

« Depuis ma rentrée au bloc 10, j'avais constaté que cet homme [Hubert] était en butte aux tracasseries de toutes sortes ; on lui refusait sa place à table, j'ai même vu un jour Roland le frapper à la figure sous prétexte qu'il « avait sa place ». (...) J'en fis même la remarque³⁷ et l'on me répondit qu'il n'était pas intéressant³⁸, que c'était un « bourgeois ». » (Dirk, 1945, p.8)

Ils allaient même jusqu'à tuer³⁹ si l'un ou l'autre prisonnier tentait de leur tenir tête et risquait de ce fait de mettre en danger leur organisation :

« Fort de son bon droit, considérant qu'il n'avait pas volé et que les sanctions qu'on lui appliquait, étaient arbitraires, Hubert alla chez L.A.II⁴⁰ pour se plaindre. Celui-ci vint au bloc mais le dit comité et Pierrick expliquèrent les faits à leur façon et le doyen du camp leur donna raison. Cette démarche de Hubert fut cause de sa mort. (...) » (Dirk, 1945, p.8)

« (...) J'AI VU VIRGILE EN DECROCHER UNE, QUELQUES METRES PLUS LOIN, BOUSCULER HUBERT, LUI FOURRER LA MUSETTE DANS LES BRAS ET EN MEME TEMPS CRIER AU VOLEUR⁴¹ ; Hubert n'eut le temps de rien expliquer : il était bègue par-dessus le marché ; en un rien de temps, il fut poussé dans le « Wachraum ». Pierrick obligea alors tous les prisonniers à se rendre immédiatement au dortoir. Le comité de bloc entier alla immédiatement rejoindre Hubert et Virgile au Wachraum et alors commença le martyre du malheureux qui avait osé aller se plaindre au chef de camp (doyen du camp). » (Dirk, 1945, p.9)⁴²

« Le massacre fut tel qu'un prisonnier espagnol nommé Antonio qui était au « Flugel » B du bloc 10 et qui avait, par hasard, assisté à la tuerie ne put s'empêcher de manifester publiquement et sur le champ sa réprobation et son dégoût. Il voulut intervenir pour empêcher le crime il fut jeté dehors par les membres du comité et, la nuit suivante à 11h. du soir, à l'improviste, il était expédié en transport pour une destination inconnue. De ce fait le seul témoin oculaire du crime était expédié vers un commando inconnu où il ne parlerait pas et d'où il ne reviendrait peut-être pas. » (Dirk, 1945, p.9)

« Après le départ de Antonio, je restai seul au bloc à savoir comment le crime avait été organisé et Virgile ne l'ignorait pas car, s'il avait pu reconnaître Hubert dans l'obscurité, il avait pu constater que j'étais derrière lui au moment où il a décroché la

³⁷ On reprochait aussi à cet homme d'être sale, ce qui n'était pas le cas. L'auteur en fit la remarque.

³⁸ Ce terme était utilisé pour signifier qu'un prisonnier était « sans valeur », qu'il ne valait pas la peine.

³⁹ Que ce soit directement ou en envoyant des détenus en transports. En effet, certains transports signifiaient souvent la mort que ce soit à cause du trajet ou de la destination.

⁴⁰ L.A.II soit le Lager Alteste du camp2, le plus haut responsable des détenus de leur section du camp.

⁴¹ En majuscule dans le texte.

⁴² L'auteur raconte ici la machination mise en place par les communistes pour éliminer Hubert qui avait « osé » se plaindre de leur comportement.

musette et où il l'a poussée dans les bras de Hubert en même temps qu'il criait « au voleur ». On essaya de me faire partir en transport à différentes reprises mais sans résultat. De ce côté-là, j'étais invulnérable ; c'est à partir de ce moment que les chicanes redoublèrent d'intensité à mon égard. A un moment donné, cependant, le comité de bloc et Pierrick, protégés l'un et l'autre par Arnold, eurent des inquiétudes sur les conséquences qui pourraient résulter de leur crime. Ils constituèrent eux-mêmes une « commission d'enquête » composée de prisonniers appartenant au parti communiste du bloc ; le but de cette commission étant de contrecarrer les travaux d'une autre « commission d'enquête » qui avait été constituée dans le camp pour éclaircir l'affaire du meurtre de Hubert. J'ignore ce qui en est résulté par la suite car, c'est à ce moment-là (mars 1945) que je fus transféré au petit camp à la baraque 63 sur décision dictatoriale de Pierrick et dudit comité de bloc. Mon transfert les débarrassait naturellement d'un témoin gênant. » (Dirk, 1945, p.9)

Tous ces faits s'inscrivent en faux contre la version présentée par Grippa de la conduite exemplaire des communistes. De la version présentée par Dirk, on conclurait plutôt qu'ils pratiquaient un égoïsme de clique⁴³. La possession des postes de gestion leur servait uniquement à atteindre leurs intérêts propres. A leurs têtes ils ont agi en dictateurs, malmenant volontairement leurs camarades d'infortune. Ils n'avaient aucune limite, volant, mentant, persécutant, tuant même si le besoin s'en faisait ressentir. Voici la version des faits selon Dirk.

Version 3 : Eugen Kogon

En 1939, à 36 ans, Eugen Kogon, membre du parti de *l'Union chrétienne-démocrate*, est interné au camp de Buchenwald pour son opposition au Parti national-socialiste. Il y reste jusqu'à la libération du camp, en 1945, et occupera la place de secrétaire du *Revier* aux côtés du médecin SS Erwin Ding-Schuler⁴⁴. Eugen Kogon ne faisait pas partie de la direction clandestine communiste mais collabora avec eux à plusieurs reprises⁴⁵. A la sortie de la guerre, il écrit son ouvrage qui paraîtra pour la première fois en allemand en 1946, et sera traduit en français dès 1947. Dans un

⁴³ Concernant cet égoïsme de clique, nous renvoyons à la note n°6.

⁴⁴ Médecin en partie corrompu par l'organisation clandestine. Il leur a rendu d'importants services.

⁴⁵ Deux grandes organisations s'étaient formées dans le camp de Buchenwald avec un objectif global similaire : continuer la lutte contre le national-socialisme. D'un côté se trouvaient les communistes, principale organisation clandestine du camp, de l'autre une association plus hétéroclite reprenant notamment des membres du parti chrétien, dont Eugen Kogon. Quelques temps avant la libération ces deux groupes se mirent à travailler ensemble de manière plus systématique.

premier temps cette œuvre fut rédigée pour faire suite à une commande de la *Psychological Warfare Division* de l'armée américaine. Son objectif était d'approcher la réalité des camps de concentration. Mais dans cet écrit, Eugen Kogon prétend aussi révéler certaines vérités sur les camps. A l'image de Dirk, un enjeu de justice l'anime. En effet, certains internés eurent des comportements inacceptables durant leur détention et réussirent pourtant à se faire passer pour des héros. Kogon se propose notamment de démasquer ces « gloires usurpées » (Kogon, 1970, p.12) :

« Des dizaines de milliers de survivants, que le régime de terreur exercé par *d'arrogants compagnons de captivité* a peut-être fait souffrir davantage encore que les infamies de la SS, me sauront gré d'avoir également mis en lumière cet autre aspect des camps, de n'avoir pas craint de *dévoiler le rôle joué dans divers camps par certains types politiques qui, aujourd'hui, font grand bruit de leur antifascisme intransigeant*. Je sais que certains de mes camarades ont presque désespéré *en constatant à quel point certaines pratiques de la SS avaient fait école dans les rangs des opprimés* ; mais ils ont complètement désespéré en voyant que *l'injustice et la brutalité étaient parées après cela de l'auréole de l'héroïsme* par de braves gens qui ne se doutaient de rien. Ces *profiteurs des camps ne sortiront pas grandis de certains passages de mon étude* ; elle offre, en effet, les moyens de faire pâlir ces gloires usurpées. (...) Dans quel camp étais-tu ? Dans quel Kommando ? Quelle fonction exerçais-tu ? Quelle couleur portais-tu ? A quel parti appartenais-tu ? Combien de temps y es-tu resté ? Et autres questions semblables que pourra désormais poser celui qui aura lu ce livre et saura exactement à quoi s'en tenir sur les camps de concentration nationaux-socialistes. » (Kogon, 1970, p.12)

Néanmoins, ce jugement sévère ne signifie pas pour autant qu'une ruse n'a pas été mise en place par les partis communistes. Ni qu'ils n'ont pas majoritairement agi pour le bien commun. Effectivement, une direction clandestine dirigée par les communistes existait bel et bien, agissant généralement pour l'ensemble des détenus. Celle-ci a bel et bien rusé, posant des actes qui pouvaient sembler être ce qu'ils n'étaient pas. Mais, malgré ce que certaines versions prétendent, cette organisation et certains de ses membres ont aussi eu des comportements qui étaient tout à fait ce qu'ils semblaient être : meurtre, corruption, violence gratuite, ... Ceux-ci sont à dénoncer pour que toute la lumière soit faite sur les camps et leur quotidien. Pour cela, notre auteur prétend être la bonne personne. En effet, sa position dans les camps lui permettait de faire la part des choses, et s'il était très informé, il se range lui-même dans un groupe d'incorruptibles :

« Chacun de nous⁴⁶ avait une grande expérience des camps : nous avions tous au moins cinq ans de captivité, nous étions « venus d'en bas », souvent dans les conditions les plus pénibles, mais *nous étions peu à peu parvenus à des positions qui nous avaient permis d'y voir clair et d'exercer une influence*. Deux choses qui avaient toujours été dangereuses, surtout parce que nous n'avions jamais appartenu à la classe des « vedettes » du camp : *aucun de nous n'était corruptible, aucun de nous n'était souillé par une infamie commise au camp*. » (Kogon, 1970, p.16)

Voici dès lors sa version des faits ...

Il est vrai que l'organisation clandestine dirigée par les communistes a permis de sauver de nombreux détenus et d'obtenir des résultats positifs considérables. Cependant, il n'est pas moins vrai qu'elle a aussi accompli des actes inacceptables voire criminels :

« Les forces clandestines du camp ont sauvé des centaines de camarades de toutes nations de ce Block 61 ; dans cette affaire c'étaient les communistes qui avaient le plus de chance [d'être sauvé]. Mais il y eut aussi des douzaines de personnes dont l'état de santé n'était nullement alarmant, ou qui même étaient très bien portantes, qui furent éliminées au moyen de ce Block 61 lorsqu'elles étaient tombées dans le réseau d'intrigues personnelles ou politiques du camp. Les détenus chargés du choix avaient toujours la possibilité de procéder à des échanges de personnes, et les victimes qu'ils choisissaient n'étaient pas toujours ceux qui étaient qualifiés de « traîtres » ou « d'espions de la SS » par leurs compatriotes. Dans toute une série de cas bien déterminés, on livra ainsi à la mort des hommes dont le seul crime était d'être en mauvais termes avec les communistes dirigeant leur groupe national, ou d'avoir fait quelque déclaration politique contre le parti communiste. Des cas typiques de ce genre furent ceux du baron belge Grainel⁴⁷, tué dans la troisième semaine de janvier 1945, et, pour les Français, de M^e Velensi et de quelques autres (Louis Biret, Marsal n° 127667, Massa n° 49445, tué le 28 février 1945, Muquan, un Français de vingt-cinq ans, tué le 12 février 1945). Dans ces cas-là, les détenus qui procédaient au choix sont moins responsables que ces *intrigants dictatoriaux* dans les Blocks et leur groupes nationaux, et qui *utilisaient sans scrupules pour leurs propres fins intéressées* l'organisation d'autodéfense établie par les détenus contre la SS. » (Kogon, 1970, p.272)⁴⁸

⁴⁶ Eugen Kogon parle des différents individus choisis par la *Psychological Warfare Division* pour écrire le rapport sur les camps. Des membres de l'organisation clandestine non communiste dont il a lui-même fait partie.

⁴⁷ L'auteur parle en réalité du baron Greindl, mentionné aussi par David Rousset et par Léon Leloir. Le baron Greindl, né à Bruxelles en 1898, avait été nommé gouverneur de la province du Luxembourg en 1940. Il fut arrêté le 7 septembre 1944 pour acte de résistance et envoyé à Buchenwald. Il y décèdera le 20 février 1945 suite à une injection de cyanure. Les communistes sont soupçonnés de l'avoir assassiné sous prétexte qu'il était catholique.

⁴⁸ Si ici l'auteur dénonce des meurtres perpétrés par les communistes, on remarque néanmoins qu'il y a une idée de proportion importante : les communistes ont tué des *douzaines* d'individus sans raisons valables mais face à cela ils ont sauvé des *centaines* d'autres détenus. On va le

« [Concernant les tentatives individuelles d'amélioration des conditions de travail] tout communiste était, a priori, un homme tiré d'affaire, car toute l'autorité intérieure du camp, si tant est qu'elle appartenait aux rouges, était alors dans les mains du Parti communiste. Pour tous les autres politiques, il était extrêmement difficile d'améliorer sa position. » (Kogon, 1970, p. 88)

Certaines accusations dirigées à l'encontre des communistes sont donc vraies. Il leur est arrivé de tuer des individus simplement parce qu'ils étaient des opposants, politiques ou non (sans qu'ils soient pour autant collaborateurs des SS). Il leur est arrivé de provoquer la mort d'internés afin de permettre des sauvetages par l'échange de noms⁴⁹. Ils pratiquaient bien une priorisation entre les détenus, les communistes ou communistes ayant beaucoup plus de chance de bénéficier de services ou de sauvetage que tout autre détenu. De plus, il est indéniable que la direction clandestine contenait des *pommes pourries* dans ses rangs. Ces derniers n'ont fait qu'abuser de leurs postes, travaillant pour leurs intérêts personnels et ne luttant aucunement pour le bien commun :

« Toutefois, *certaines éléments inférieurs* ont fait parfois un très mauvais usage de l'autorité qui leur était ainsi conférée. Certes, les doyens de Block et les hommes de chambrée subissaient souvent de fortes pressions de la part des SS ; mais, qu'il fût un rouge, un vert, un noir ou de toute autre couleur, *plus d'un n'était pas capable de résister à la tentation de gagner de l'argent et de tyranniser ses compagnons de captivité.* » (Kogon, 1970, p.60)

« Les détenus qui détenaient le pouvoir formaient l'aristocratie du camp : les « caïds ». *Une partie d'entre eux*, de même que la noblesse de nom dans tous les temps et chez tous les peuples, *constituait une bande de parasites inutiles.* Sous leurs ordres se trouvaient les hommes ordinaires et les parias » (Kogon, 1970, p.351)

Cependant, ces fautes, bien qu'elles doivent être dévoilées, ne suffisent pas à remettre en cause l'ensemble de l'organisation clandestine communiste. Elles sont largement contrebalancées par les nombreux bienfaits obtenus par leur lutte. Il y avait des bienfaits immédiats, améliorant le quotidien du camp :

« [Racontant l'arrivée de 2000 détenus français, installés par la SS dans des conditions plus que précaires] Bref, il n'y avait rien de ce qui est indispensable pour les conditions de vie les plus primitives. Dès le premier jour, le spectre d'une épidémie plana sur le camp de tentes, et, par conséquent, sur le camp tout entier. *Aussi la direction interne du camp chercha-t-elle fiévreusement à rendre supportables les conditions*

voir rapidement, les centaines semblent compenser les douzaines à ses yeux.

⁴⁹ L'échange de noms consistait à échanger le nom d'un prisonnier décédé avec celui d'un prisonnier menacé d'exécution. De cette manière, le second passait pour mort aux yeux de la SS qui n'avait dès lors plus à l'exécuter. Il arrivait que pour cet échange de noms un prisonnier malade soit « aidé » à mourir.

d'existence dans le camp de tentes. Avec du matériel dérobé aux dépôts de la SS, on put fabriquer en cachette une conduite d'eau, une canalisation d'écoulement, des latrines et un magasin à pain. En outre, on apporta de partout des couvertures, de la vaisselle, des cuillers. Les ambulances commencèrent à travailler. On creusa des fossés d'écoulement, la place d'appel, séparée dans le petit camp, fut pavée (il y avait donc deux appels séparés, qui devaient être réglés l'un sur l'autre) ; toute l'étendue du terrain fut sans cesse arrosée de chaux. A la fin d'août, les 5 tentes furent complétées par une baraque formée de planches rassemblées çà et là, et elles furent remplacées, en automne, par 3 Blocks construits à côté d'elles. Les tentes tombèrent peu à peu en lambeaux. La dernière disparut en janvier 1945. La SS ne s'inquiéta pour ainsi dire jamais de cet aspect de l'affaire. » (Kogon, 1970, p.192)

« Leurs tâches [aux hommes composant la garde du camp, *Lagerschutz*] étaient les suivantes : maintenir l'ordre dans le camp, veiller à la discipline pour éviter l'intervention de la SS, surveiller les magasins de vivres, les chambres et tous les autres lieux auxquels les détenus eux-mêmes étaient intéressés. Pendant la nuit – ce qui permettait de supprimer les patrouilles nocturnes des SS dans le camp – leur tâche était d'accueillir les nouveaux arrivants, ce qui, peu à peu, évita à ces derniers les brutales chicanes des SS. *C'était une tâche difficile et ingrate.* La garde du camp de Buchenwald ne frappait que rarement, bien qu'il y eût souvent de rudes empoignades. Les nouveaux arrivants, qui venaient d'autres camps, étaient effrayés tout d'abord quand ils étaient reçus par les gens de la garde du camp de Buchenwald, mais ils savaient toujours apprécier ensuite cet accueil plus doux qu'ailleurs. » (Kogon, 1970, p.64)

Il y avait aussi des bénéfices à moyen terme, notamment en matière de prévention :

« Il n'est pas exagéré de dire que, pendant des années, le secrétariat a sauvé des milliers de camarades de la mort ou de graves infirmités et les a placés dans des positions leur permettant d'agir réellement au profit des détenus. » (Kogon, 1970, p.59)

« A Buchenwald même, il n'y eut jamais d'empoisonnement par les gaz. Certes, vers la fin de 1943, la direction des bâtiments de la Waffen-SS à Weimar reçut bien l'ordre de construire une propre chambre à gaz. *Mais des camarades influents et courageux* parvinrent, en détruisant des télégrammes et grâce à d'autres manœuvres, *à retarder tellement le début même des préparatifs que la mise à exécution du plan sombra* dans l'évolution toujours plus défavorable pour la SS que prit la seconde moitié de 1944. *Si l'installation avait été faite, il est plus que probable qu'aucun des occupants de Buchenwald entre mars et avril 1945 ne serait resté en vie.* » (Kogon, 1970, p. 267)

Pour Kogon, « ces mérites extraordinaires compensent largement bien des fautes » (Kogon, 1970, p.64) et prouvent que cette organisation travaillait majoritairement pour le bien commun. D'ailleurs, bon nombre de comportements critiqués par des tiers s'expliquent et se légitiment par les objectifs poursuivis et le contexte du camp. Les communistes devaient ruser pour atteindre ces résultats. Ce qui explique que certains comportements aient été mal compris : les objectifs se poursuivant dans l'ombre, ces

comportements pouvaient passer aux yeux des autres détenus pour ce qu'ils n'étaient pas. Ces détenus n'avaient simplement pas les clefs pour les comprendre :

« A mesure que, au cours des années, et particulièrement à Buchenwald, l'action organisée des Rouges permit de cantonner la SS dans son pouvoir purement disciplinaire et de développer l'autonomie technique et administrative des détenus, on sentit davantage le besoin d'organiser un service d'ordre, formé de détenus, *qui eût été en quelque sorte comme le prolongement de la SS dans le camp, mais, qui, en réalité, servît les intérêts des prisonniers.* » (Kogon, 1970, p.63)

« Des détenus qui maltrahent leurs camarades, ou même les frappaient jusqu'à la mort, n'étaient évidemment jamais punis par la SS et devaient être abattus par la justice des détenus. *C'était parfois très difficile et demandait un temps considérable, car ces personnages restaient sous les yeux de la SS et bénéficiaient de sa protection. De nombreux camarades, qui n'étaient pas suffisamment initiés aux rouages du camp, pouvaient difficilement comprendre qu'on laissât vivre de tels meurtriers.* » (Kogon, 1970, p. 108)

« Il y avait certes toujours tel ou tel membre de la garde du camp qui, d'après sa façon de s'exprimer, *pouvait passer pour un SS manqué.* Mais cela importait peu. Seul le but comptait : *maintenir un noyau de prisonniers contre la SS.* » (Kogon, 1970, p.64)

« Il est difficile de décrire tout ce que l'on fit alors pour sauver ces malheureux [des tuberculeux] et les dissimuler. Des gens qui, sans défiance, se présentaient à l'infirmerie pour s'y faire soigner (dans cet étonnant village avec ses sentiers entrelacés, avec ses castes et ses Kommandos malgré tout relativement fermés, et avec ses solitaires, on pouvait toujours trouver des détenus complètement ignorants), *ces gens, donc, étaient souvent chassés de force par les infirmiers qui voulaient les sauver* [du D^r SS Eysele qui éliminait les tuberculeux lorsqu'il considérait qu'ils étaient trop nombreux]. *Comme on ne pouvait donner la vraie raison, la « grossièreté et la barbarie des infirmiers » donnaient lieu aux plus terribles méprises.* » (Kogon, 1970, p.270)

« La possibilité de faire des opérations ne s'offrit que progressivement, seulement à partir de 1939 à Buchenwald, lorsque le D^r Ding, alors médecin du camp, créa une salle d'opération aseptique. Au cours de l'hiver 1939-1940, on parvint à créer (ce qui paraît presque incroyable après coup, et qui caractérise pourtant bien les conditions du camp), grâce à l'étroite coopération d'une série de Kommandos de travail, une salle d'opération clandestine, avec l'accord tacite du D^r Blies. *Tous ceux qui aidèrent à la réalisation de cette œuvre furent récompensés en recevant le repas de régime de la cuisine de l'infirmerie. La plupart des autres détenus, qui n'étaient pas au courant de toute l'affaire, mais qui savaient que leurs camarades étaient mieux nourris, ne manquèrent pas de hurler à la corruption* » (Kogon, 1970, p.149)

Aussi, il ne faut pas oublier que cette lutte que menait la direction clandestine lui faisait encourir de grands dangers. Des risques qu'elle choisit tout de même de prendre pour le bien commun des détenus :

« [Racontant l'arrivée de prisonniers russes, particulièrement humiliés par la SS] Mais, dans le camp, cette démonstration [d'humiliation] produisit l'effet contraire. Il y eut

aussitôt *une action de solidarité spontanée*, d'une ampleur que l'on n'avait encore jamais vue jusqu'alors. Tous ceux qui avaient le temps de le faire, ou la possibilité, coururent à leur Block pour aller chercher nourriture et cigarettes ; beaucoup donnèrent leur dernier morceau de pain. *Lorsque la direction du camp l'apprit, elle fit relever de leurs fonctions trois doyens de Block, communistes connus, Karl Wappel, Kurt Leonhardt et Joseph Schuhbauer ; Sommer leur distribua à chacun 25 coups de nerf de bœuf et les envoya dans la carrière.* A cause de son geste de solidarité, le camp tout entier fut puni par un jour de privation de nourriture. « S'il arrive encore qu'un Allemand porte secours à ces salauds de l'Est... », hurla à cette époque dans le haut-parleur le commandant SS Schobert, premier du camp de détention préventive. *On le fit tout de même, naturellement, mais en cachette.* » (Kogon, 1970, p.249)

« Les détenus appartenant au personnel des services dentaires ont cherché à aider autant que possible leurs camarades. *Dans tous les centres dentaires, ils travaillaient clandestinement, en encourageant de graves risques, et d'une façon qu'on a peine à imaginer.* » (Kogon, 1970, p.148)

« Que n'avons-nous pas fait pour duper les gens, depuis le secrétariat, en passant par la statistique du travail jusqu'au bureau des valeurs, pour surmonter des obstacles, écarter des adversaires possibles, *en jouant bien souvent notre tête !* » (Kogon, 1970, p.258)

Enfin, il est indéniable que certaines conséquences furent déplorables :

« Le commandant avait demandé 14 000 hommes pour un transport devant partir le 7 avril. Avec beaucoup de difficultés et de retard, on fournit à la SS 1 500 hommes, puis 4 500 après que 200 SS, armés jusqu'aux dents et porteurs de mitrailleuses, eurent pénétré dans le camp. Cela⁵⁰ devait rendre plus facile la lutte imminente. En effet, l'une des plus grandes difficultés était la situation alimentaire, ainsi que la masse des détenus « droit commun », noirs ou autres, et qui risquaient de tomber dans le dos des combattants ou de les gêner. Il n'y avait pas d'autre moyen. Les deux transports partirent vers une destination inconnue. (...) *Mais, tandis qu'à Buchenwald [à la libération] l'allégresse des hommes libérés montait jusqu'au ciel, le reste des 26 000 détenus emmenés dans la dernière semaine par la SS de Buchenwald mourait de faim et d'asphyxie dans 50 wagons de chemin de fer rangés le long du camp de Dachau. Victimes obscures, immortelles...* » (Kogon, 1970, p.315)

Mais il était nécessaire de prendre parfois des décisions terribles et ceux ayant accepté de prendre cette « faute » sur eux ne doivent pas être méjugés :

« Quand la SS demandait aux Politiques qu'ils fissent une sélection des détenus « inaptes à vivre » pour les tuer, et qu'un refus eût pu signifier la fin du pouvoir des rouges et le retour des verts, *alors il fallait être prêt à se charger de cette faute. On n'avait que le choix entre une participation active à cette sélection ou un retrait probable des responsabilités dans le camp, ce qui, après toutes les expériences déjà faites, pouvait avoir des conséquences encore pires.* Plus la conscience était sensible, plus cette décision était dure à prendre. *Comme il fallait la prendre, et sans tarder, il*

⁵⁰ Accepter de former ce transport dans les derniers jours de Buchenwald. Ils l'ont fait car la lutte serait plus simple s'il y avait moins de prisonniers dans le camp.

valait mieux la confier à des tempéraments plus robustes, afin que nous ne fussions pas tous transformés en martyrs, mais puissions continuer à vivre en tant que témoins. Et qui pourrait oser condamner les camarades qui prenaient pour nous tous cette décision ? » (Kogon, 1970, p.347)

Voici présentée la version d'Eugen Kogon sur la prise en main des postes de gestion par les communistes. S'ils en ont usé dans certains cas de manière criminelle et inacceptable ; si certains d'entre eux étaient compromis et sont à condamner, cela n'est pas suffisant pour remettre globalement en cause leur organisation clandestine de résistance. Certes, ces faits sont à dévoiler et à condamner. Mais les résultats que les communistes ont obtenus par leur lutte journalière, rusant et jouant quotidiennement leur tête dans ce contexte de terreur, doivent être reconnus et salués. Ils prouvent qu'une organisation luttait dans l'ombre et ils permettent de compenser les fautes et les abus observés.

Version 4 : Paul Rassinier

Paul Rassinier, né en 1906 est devenu membre du parti de la *Section française de l'Internationale ouvrière* (SFIO)⁵¹ en 1934 après s'être fait exclure du parti communiste français en 1932 sous prétexte d'un rapprochement avec des ennemis politiques. Fin 1942 il entre dans la résistance. Il sera arrêté en janvier 1944 et déporté au camp de Buchenwald, puis à Dora. Durant son internement à Buchenwald il n'entretient pas de rapport privilégié avec les communistes, il fait partie de la masse des détenus, mais une maladie lui permet de faire plusieurs séjours au *Revier* et d'être placé à un travail « supportable ». Nous avons approché sa version des faits par deux de ses ouvrages. Le deuxième, « *Ulysse trahi par les siens* », est un complément au premier. Il traite de documents nouvellement rendus publics et accompagne la 5^{ème} édition du livre « *Le mensonge d'Ulysse* ». Ce dernier, quant à lui, se compose de deux parties : premièrement, *l'expérience vécue*, paru en 1949 sous le titre de *Passage de la ligne* et deuxièmement, *l'expérience des autres*, paru en 1950 sous le titre *Le mensonge d'Ulysse*. La première partie est un récit de son passage en camp de concentration où il relate son vécu et son expérience. La deuxième partie s'attache à

⁵¹ Dénommé aujourd'hui le *Parti socialiste*.

analyser des ouvrages faisant autorité sur les camps de concentration et à montrer en quoi leurs auteurs participent, consciemment ou par manque de rigueur, à transmettre au public une réalité biaisée sur les camps et par conséquent sur l'Allemagne, les SS, les objectifs du régime nazi et surtout : les communistes. On va le comprendre, lui aussi veut faire justice, notamment de certains « mythes » ...

Pour Paul Rassinier, il est temps en effet de révéler la vérité au grand jour :

« Les erreurs qu'on peut relever dans les témoignages des déportés sont du même ordre⁵² (...) : *sans modifier sensiblement le tableau des camps, elles ont faussé le sens de l'Histoire*. En passant de l'une à l'autre et en les associant, le déporté de bonne foi a la même impression que s'il parcourait les galeries d'un Louvre d'atrocités *entièrement revu et corrigé*. » (Rassinier, 2012, p.136)

« Et, d'un seul trait, sans aucune préoccupation d'ordre littéraire, dans une forme aussi simple que possible, *j'écrivis mon passage de la ligne, pour mettre les choses au point* et tenter de ramener les gens, à la fois au sens de l'objectivité, et à une notion plus acceptable de la probité intellectuelle. » (Rassinier, 2012, p.127)

Car ceci est nécessaire pour que justice soit rendue. En effet, grâce à ces témoignages biaisés, les vrais responsables des horreurs s'étant produites dans les camps ont réussi à en sortir sous la casquette de héros. Il faut donc rétablir la vérité : ces horreurs ne sont pas le fait des SS ou même du nazisme mais celles d'une catégorie particulière de détenus : les membres de la *Häftlingsführung*⁵³ :

« Pourquoi, maintenant, les camps sont-ils si horribles dans tous les pays ? Les camps allemands nous fournissent la réponse et, pour bien comprendre, on doit d'abord savoir comment ils étaient administrés. Voici donc : *sous les regards de la SS les camps étaient administrés par les internés eux-mêmes et ceci explique tout*. La véritable administration était la *Häftlingsführung*. Cette administration était toute-puissante, elle s'appuyait sur la SS qui, toujours, lui apportait sa caution et son aide. » (Rassinier, 2006, p.59)

« En fait de comité de longue date, il n'y en eut qu'un dans tous les camps : *une association de voleurs et de pillards, verts ou rouges, détenant des SS les leviers de commande, par surcroît. A la libération ; ils* [l'auteur parle des membres des différents

⁵² L'auteur exemplifie ses dires de manière imagée. Il montre en quoi on peut apporter une modification sur une œuvre d'art qui, sans pour autant la changer considérablement pourra en modifier profondément le sens. Par exemple, si sur le *Ceci n'est pas une pipe* de Magritte l'on effaçait les termes *n'est pas*, le tableau ne changerait quasiment pas mais son interprétation par contre serait considérablement différente. Donc, de la même manière, les erreurs faites par certains témoins des camps, si elles ne modifient pas le quotidien des camps, en modifient considérablement l'interprétation.

⁵³ Administration de détenus chargés de la gestion interne du camp.

comités constituant la direction clandestine] *ont essayé de donner le change et il faut convenir qu'ils ont réussi dans une honnête mesure.* » (Rassinier, 2012, p.52 nbp)

En effet, à la sortie de la guerre les communistes - aidés par certains auteurs tels que David Rousset et Eugène Kogon selon Rassinier - ont tenté de faire croire que leurs actions étaient explicables par l'objectif qu'ils poursuivaient : continuer leur lutte contre le national-socialisme. Pour ce faire, restant attachés à leurs valeurs et idéaux ils auraient constitué des organes clandestins – des « comités de toutes sortes - afin d'avancer dans cette voie. Mais selon notre auteur la réalité est tout autre et beaucoup plus commune. Si ces comités ont été créés – comités qui selon lui n'avaient aucunement un caractère clandestin, agissant au vu et au su de tous et collaborant avec la SS – c'est qu'ils poursuivaient l'objectif le plus immédiat de chacun : la survie. Pour ce faire, le meilleur moyen était de s'associer et d'entrer dans les bonnes grâces des SS par la corruption et la collaboration. C'est donc un égoïsme de clique qu'ils ont mis en place et c'est uniquement à cette lumière que l'on peut interpréter leurs comportements :

« A la libération, corroborés en cela par David Rousset, les communistes ont pu faire croire que le ciment de leur association était leur doctrine à laquelle ils avaient conformé leurs actes. *En réalité, ce ciment était le profit matériel qu'en pouvaient retirer ceux qui en faisaient partie, quant à la nourriture et à la sauvegarde de la vie.* Dans les deux camps que j'ai connus, *l'opinion générale* était que, *politique ou non, communiste ou pas, tout « Comité » avait d'abord le caractère d'une association de voleurs de nourriture, sous quelque forme que ce soit. Rien ne venait infirmer cette opinion. Tout, au contraire, était à son appui* : les groupuscules de communistes ou de politiques s'affrontant ; les modifications dans la composition de celui d'entre eux qui détenait le pouvoir, et intervenait toujours à la suite de différends sur la répartition et le partage des pillages ; la distribution des postes de commande qui suivait le même processus, etc., etc. »⁵⁴ (Rassinier, 2012, p.172)

« C'est ce qui s'est produit dans les camps de concentration : les nécessités de la lutte pour la vie, les appétits plus ou moins avouables, ont pris le pas sur tous les principes moraux. *A la base, il y avait le désir de vivre ou de survivre. Chez les moins scrupuleux, il s'est accompagné du besoin de voler de la nourriture, puis de s'associer pour mieux voler.* Les plus habiles à s'associer pour se mieux nourrir – les politiques puisqu'en l'occurrence l'opération requérait plus d'adresse que de force – ont été les plus forts pour conquérir le pouvoir, parce que les mieux nourris. Et ils ont été les plus

⁵⁴ L'égoïsme de clique nous semble bien illustré par cette citation ainsi que par celle qui la suit. L'auteur y explique que l'association entre les communistes était née de la volonté de chacun de survivre. Elle n'était pas liée à un sentiment d'appartenance fort, à des idéaux ou à des principes moraux. Ce jugement lui semble corroboré par les faits car les relations entre ces individus se modifiaient régulièrement. Cela prouve qu'ils ne pouvaient être attachés les uns autres que par des intérêts individuels.

forts aussi pour le conserver parce qu'intellectuellement les plus habiles. Mais, aucun principe moral, au sens où nous l'entendons dans le monde non concentrationnaire, n'est intervenu dans cet enchaînement de faits, autrement que par son absence. » (Rassinier, 2012, p.205)

« En réalité, *on sent très bien qu'en dehors de l'instinct de conservation* qui a joué à tous les échelons, aussi bien chez le simple détenu devant le bureaucrate, que chez le bureaucrate devant le SS, de même chez le SS devant ses supérieurs, *il n'est pas d'explication valable aux événements du monde concentrationnaire.* » (Rassinier, 2012, p.227)

« Il en était ainsi de tous les camps. A l'indulgence et à certaines réticences près, on ne saurait exposer mieux, ni en moins de mots toutes les raisons de l'horreur : l'instinct de conservation. Et parmi tous ses moyens : la corruption » (Rassinier, 2012, p.226)

« En fait, il est pourtant exact que la Gestapo n'y eut qu'exceptionnellement recours [à l'infiltration de mouchards dans les camps] : elle n'en avait pas besoin. Tout concentrationnaire qui détenait une parcelle de pouvoir ou un emploi par faveur était plus ou moins un mouchard qui renseignait la SS directement ou par personne interposée : quand la Gestapo voulait un renseignement, il lui suffisait de le demander à la SS. » (Rassinier, 2012, p.222)

Pour Paul Rassinier il n'y a donc aucune équivoque attachée aux comportements des communistes. Leurs diverses actions, au vu ou à l'insu des SS, étaient bien ce qu'elles semblaient être. Elles ne visaient que leurs survies et étaient accomplies au détriment du reste des détenus. Les faits d'ailleurs, corroborent cette version. Ainsi le vol :

« La raison de ce grand nombre de malades ? Les vols de nourriture commis au préjudice de la masse des détenus par le personnel du self government (...) il reste seulement à savoir si les 1800 calories mises, dans tous les camps, à la disposition de chaque détenu, ne permettaient pas de survivre plus de quatre mois. Qu'elles aient été chichement mesurées, on en conviendra aisément. Mais si les Langbein⁵⁵ du self government (en général 10% de la population de tous les camps) prélevaient encore sur cette maigre portion à leur profit, il n'y a rien d'étonnant à ce que, pour la masse des détenus, le maximum de survie ne put dépasser quatre mois. » (Rassinier, 2006, p.110)

Ils usaient de violences gratuites afin de garder leurs postes :

« Rien n'obligeait le Kapo à adopter ce comportement, ni les Stubendienst, Kalifaktor et Pfleger⁵⁶ du Revier à faire souffler ce courant d'air polaire, ou à faire passer à la toilette, torse nu, eau froide, et sans distinction, les malheureux confiés à leurs soins. Ils ne le faisaient cependant, que dans le dessein de plaire aux SS qui l'ignoraient la

⁵⁵ Les « Langbein » : allusion au cadre communiste Herman Langbein, un des responsables de l'organisation communiste à Auschwitz et auteur d'un ouvrage traduit sous le titre « La résistance dans les camps de concentration nationaux-socialistes »

« ⁵⁶ Hommes de chambrées et infirmiers, détenus. » (Rassinier, 2012, p.164) [Cette note fait partie de la citation]

plupart du temps, et de conserver une place qui leur sauvait la vie. » (Rassinier, 2012, p.164)

Ils plaçaient les membres de leurs cliques aux meilleurs postes sans tenir compte des compétences, dégradant ainsi les conditions de vie dans le camp :

« Or, la longueur des appels, si elle dépendait de l'humeur du Rapportführer SS, dépendait aussi des capacités des gens chargés d'établir chaque jour la situation des effectifs. Parmi eux, il y avait les SS qui savaient généralement compter, mais il y avait aussi et surtout les détenus illettrés ou quasi, qui n'étaient devenus secrétaires ou comptables à l'Arbeitsstatistik que par faveur. Il ne faut pas oublier que l'emploi de chaque détenu dans un camp de concentration était déterminé par son entregent et non par ses capacités. A Dora, comme partout, il se trouvait que les maçons étaient comptables, les comptables maçons ou charpentiers, les charrons médecins ou chirurgiens, et il pouvait même arriver qu'un médecin ou un chirurgien fût ajusteur, électricien ou terrassier. » (Rassinier, 2012, p.148)

Finalement, les communistes ont joué le rôle des SS encore mieux que ceux-ci, exactement comme le faisaient les « verts » avant eux :

« La SS n'avait plus besoin de frapper puisque ceux auxquels elle avait délégué ses pouvoirs frappaient mieux ; ni de voler, puisqu'ils volaient mieux et que le bénéfice était le même quand il n'était pas plus substantiel ; ni de faire mourir à petit feu pour faire respecter l'ordre puisqu'on s'y employait à sa place et que l'ordre était plus rutilant. » (Rassinier, 2012, p.204)

« Les apparences ont changé, mais la réalité est restée la même. La H-Führung est toujours ce qu'elle était : les politiques s'y sont introduits en nombre appréciable et les détenus, au lieu d'être brutalisés par les « droits communs », le sont par les communistes ou soi-disant tels. » (Rassinier, 2012, p.75)

Enfin, comme si ces éléments n'étaient pas suffisants pour prouver que les communistes agissaient en vue exclusive de leur survie, le bilan final se charge de l'attester. En effet, à la sortie des camps, les survivants communistes étaient en grand nombre, ce qui ne peut être expliqué autrement que par la mise en place d'un égoïsme de clique :

« C'est ce qui explique que la plupart des rescapés soient communistes : hormis ceux qu'ils ont oubliés ou qu'ils n'ont pas découverts, les communistes ont envoyé tous les autres à la mort. Et imperturbables, ils mettent aujourd'hui la responsabilité de toutes les morts et de toutes les horreurs, non pas sur le régime nazi, - ce qui ne pourrait déjà se soutenir que très difficilement car il faudrait admettre que le régime nazi est seul responsable de l'institution concentrationnaire quand on sait qu'elle existe dans tous les régimes, y compris le nôtre, - mais sur des SS pris individuellement et qu'ils désignent nommément. » (Rassinier, 2012, p.270 nbp)

Voici donc selon Rassinier, comment il convient de comprendre le comportement des communistes aux postes de gestion du camp. Pas de mise en place d'une ruse et pas de feintes dans les actions. Uniquement une volonté de survivre poursuivie par tous les moyens. Dans les camps, ces moyens étaient la collaboration avec la SS et l'association criminelle. Par la mise en place de leur association et la poursuite de leurs intérêts ils ont participé à la mise à mort de nombreux internés, dégradant leurs conditions de vies, les volant, les violentant et les menant de leurs mains à la mort. Voici la vérité sur les agissements des communistes qui pourtant, ont réussi dans l'après-guerre à se faire passer pour des héros symbolisant la résistance.

Version 5 : Victor

Victor fait partie des personnages présentés par David Rousset⁵⁷ dans son roman publié en 1947, « *Les jours de notre mort* ». Ce dernier permet d'approcher les camps de l'intérieur et plus particulièrement les dilemmes relatifs à la possession des postes de gestion. En effet l'on est plongé au cœur de réflexions et de discussions concernant principalement les actions des communistes, la poursuite de leurs objectifs, leur logique de fonctionnement, les choix auxquels ils font face, etc. Face à ces dilemmes, David Rousset nous fait découvrir différentes visions, celle du parti communiste en général, du dirigeant de la direction clandestine, d'un cadre moins haut placé, d'un Kapo, de Français non communistes souhaitant aussi mettre en place une résistance dans le camp, ... et aussi celle de Victor. Ce personnage est un médecin non communiste installé au Revier par le parti communiste. De ce fait sa position est particulière et sa vision des choses très intéressante à prendre en compte⁵⁸.

⁵⁷ David Rousset était trotskiste et faisait partie du Parti ouvrier internationaliste (POI) français. Son roman se base sur des témoignages et sur sa propre expérience. En effet, à 31 ans, en 1943, il est arrêté et interné à Buchenwald pour résistance sous le statut de « politique ». Il passera ensuite par les camps de Porta et de Neuengamme.

⁵⁸ S'il ne semble s'agir que d'un personnage de roman, nous pensons légitimement pouvoir prendre en compte sa version des faits au même titre que celles des autres auteurs abordés. En effet si l'ouvrage a le format du roman et si l'on sait que les dialogues et les dires n'ont pas existé tels quels, il s'agit simplement d'une technique choisie pour présenter des faits et des considérations réels : « *Ce livre est construit avec la technique du roman, par méfiance des mots. (...) Toutefois, la fabulation n'a pas de part à ce travail. Les faits, les événements, les personnages sont tous authentiques. (...) Il arrive parfois à des personnages de parler. Les hommes qu'ils sont ne peuvent en aucun cas porter la responsabilité de tels propos. Il n'est*

La version de Victor sur la gestion des postes par les communistes expose très lucidement l'équivoque inhérente à l'invocation de la ruse. De fait, travaillant au Revier selon les directives des communistes, il est bien placé pour attester qu'un travail clandestin s'opère effectivement à l'insu des SS. En ce sens, il corrobore la version des membres des partis communistes. Cependant, il va conclure lui aussi à une incapacité de trancher en dernière instance : les communistes rusent-ils réellement pour mener une résistance altruiste ou la ruse sert-elle avant tout la survie des membres du parti, parfois au détriment de tiers ? C'est une question à laquelle il ne trouve pas de réponses malgré son point d'observation privilégié :

« Mais il n'y a-t-il pas ici une affreuse hypocrisie quant à la fin réellement poursuivie ? Sous les décors de l'antifascisme, n'avons-nous pas affaire aux intérêts les plus sordides ? Comment démêler la part du réel souci révolutionnaire des égoïsmes de cliques ? N'est-ce pas là toute l'incertitude où je vis, qui me fait refuser l'adhésion entière ? Qui est dupe ? » (Rousset, 2012, p.780)

On le voit, pour Victor impossible de savoir donc impossible d'adhérer complètement à la politique des communistes ni à leur version de l'histoire. Pourtant, il accepte de travailler pour les communistes, même si cela risque de le mettre en porte-à-faux face à ses propres valeurs :

« Finalement, j'ai compris qu'ils voulaient savoir si je me plierais à la discipline dans le camp. (...) – Ils m'ont dit comme cela : « Etes-vous d'avis que vous devez comprendre vos tâches médicales dans le sens de la défense des intérêts des camarades ? » Et après : « Avez-vous réfléchi que la lutte contre les S.S. suppose une discipline ? » « Mais, n'est-ce pas, une discipline, pour exister, suppose qu'il y a dans le camp des supérieurs ? » Tout ça sur un ton très mystérieux, et je voyais bien que chacun d'entre eux se tenait sur la réserve. Alors, à la fin, j'ai répondu : « *Pour moi, ce qui compte, c'est, ayant un poste médical, de rester en accord avec les principes essentiels de l'exercice de la médecine, mais évidemment, en ce qui concerne toutes manœuvres de défense vis-à-vis de l'organisation S.S., je ne pourrais qu'être en accord avec le Comité Antifasciste.* » Là-dessus ils se sont levés. Ils m'ont donné une poignée de main et chacun est parti isolément. » (Rousset, 2012, p.74)

Mais malgré des fins qu'il estime légitimes et des résultats incontestables, une équivoque irréductible persiste :

point question ici de comptes rendus sténographiques. Les mots disent des inquiétudes qui furent et que la mémoire a gardées, sans se préoccuper de la façon dont les lèvres mortelles les formulèrent alors. » (Rousset, 2012, p.9). Nous décidons donc de faire confiance à David Rousset – comme nous l'avons fait pour les autres auteurs – considérant que la version de Victor a réellement été défendue par certains acteurs.

« – Je ne nie rien de ce que tu avances⁵⁹. *D'autant plus que j'ai sous les yeux, palpables, les énormes avantages obtenus.* Mais je ne sais pas si tu réponds entièrement à ma question. *L'acquis dont tu me parles suppose cependant des Dietzsch⁶⁰. Voilà le problème. Et comment pouvez-vous briser cette équivoque ?* »

Cette équivoque provient principalement de l'occupation des postes de gestion. En effet, si cette manœuvre visait la création de marges d'actions pour une résistance antifasciste, il n'en reste pas moins vrai que les communistes ont accepté des responsabilités qu'ils ont, dans une certaine mesure, assumées à la satisfaction de leurs maîtres nazis. Participant par là au bon fonctionnement des camps – autrement dit à une machine de mort lente – et se voyant octroyer certains privilèges augmentant sensiblement leurs propres chances de survivre. Comment peuvent-ils défendre leur bilan à l'arrivée ? Alors que dans les camps la grande majorité des détenus n'ont pu ni voir ni savoir ce qui se passait en coulisse ? Comment croire que les détenus tenus dans l'ignorance accepteront la version de la lutte alors que dans les faits ils auront vu à l'œuvre des auxiliaires des SS ? :

« - Précisément, dit Victor. *Je ne puis m'empêcher de penser que vous êtes, et dans une certaine mesure nous avec vous, dans la mesure où nous acceptons, que vous êtes entièrement embarqués dans l'équivoque. Et quelle équivoque ! Les S.S. ont reculé. Ils vous ont laissé prendre des responsabilités. Vous en avez tiré pour vous, pour nous, des avantages. Mais la responsabilité – la responsabilité criminelle des camps – cette équivoque risque de la faire partager avec les S.S. Et n'est-ce pas précisément le plan de ces derniers de prétendre, lorsqu'il faudra rendre des comptes, qu'il y avait d'autres bourreaux qu'eux-mêmes ? (...)* – Dans la mesure où nous occupons des postes responsables, nous sommes comptables devant l'ensemble des détenus. Qu'on le veuille ou non, à la libération notre responsabilité sera établie par le jugement de ces détenus. Je vois bien comment tu te justifies par rapport à l'équivoque posée dans les faits, en te retranchant derrière la responsabilité collective de ton organisation, que tu transformes en seul tribunal valable, mais, toi-même et ton organisation, vous devrez passer devant le tribunal de l'opinion concentrationnaire. Il m'apparaît évident

⁵⁹ Victor répond ici à Nicolas. Ce dernier est communiste et a de nombreuses conversations avec Victor concernant le parti communiste et les fins poursuivies, leurs comportements, les moyens qu'ils utilisent, ... Dans la citation ci-dessus, la discussion porte sur la prise de pouvoir des postes de gestion par les communistes. Nicolas défend leur décision d'occuper ces postes, démontre que cela n'était pas une lutte gagnée d'avance et qu'elle a mené à des avancées considérables. Victor ne réfute donc pas ces faits mais énonce tout de même des réserves.

⁶⁰ Dietzsch était un prisonnier communiste. Il était Kapo du Block 46 - où était menées des expériences médicales, notamment sur le typhus, et où travaillait aussi Eugen Kogon. Ce Kapo était violent et corrompu. Néanmoins il a rendu des services à la direction clandestine communiste, comme l'attestent tant Eugen Kogon que David Rousset, ce qui ne signifie pas nécessairement qu'elle cautionnait son comportement : « *Le Parti ne couvre pas des gens comme Dietzsch, mais pourquoi ne les utiliserait-il pas ?* » (Rousset, 2012, p.221)

que cette opinion est aveuglée par l'équivoque et je cherche en vain comment vous vous en dégagerez, et finalement nous avec vous. (...) » (Rousset, 2012, p.218 et 223)

D'autant plus que dans cette lutte, un autre problème se pose, installant un peu plus encore l'équivoque. Les moyens employés pour arriver aux différents postes et résultats sont compromettants. Même si les fins de départ sont louables, jusqu'où aller sans risquer de se compromettre et de devenir ce contre quoi l'on voulait lutter au départ ?

« – Mais, dit Victor, cette victoire n'est-elle pas en même temps une défaite ? Pour chasser les droit commun, pour vous maintenir aux leviers de commande, *n'êtes-vous pas devenus comme eux ?* Comprends-moi bien, Je te connais. Je sais que pour toi ce n'est pas vrai, mais, *pour les autres, pour presque tous les autres ?* » (Rousset, 2012, p.156)

Effectivement, de nombreux témoignages attestent la corruption de « nombreux » communistes. Dès lors, une question se pose inévitablement : poursuivaient-ils réellement les fins prétendues ?

« - Ce qui me retient, dit Victor, *c'est l'incontestable hypocrisie que je vois partout ici. Les fins réelles sont systématiquement maquillées. La famine s'étend déjà dans le Petit Camp, mais jamais les hauts fonctionnaires n'ont aussi bien mangé que maintenant. Comment justifie-t-on tout cela ?* » Il faut protéger nos cadres, dit-on, les préserver pour l'action antifasciste d'après-guerre. » le désaccord entre la formule et la réalité grince en dérision. *Comprends bien. Je n'exige rien de celui qui se présente pour ce qu'il est. S'il me dit : « Je veux vivre, j'en ai marre d'attendre et de crever, je ramasse tout le plaisir possible immédiatement ; qui sait si je ne serai pas demain au Krematorium ? » il ne compromet que lui. Mais le pharisien sous ses phylactères compromet Dieu.* Cet appétit de jouissance prend sa force dans un accommodement au milieu, dans l'adoption de ses mœurs. Il révèle le désir dominant d'acquérir dans ce monde concentrationnaire une situation sociale, d'occuper un poste, de remplir une fonction pour le prestige et la considération qui lui sont liés. *La propagande parle de liberté, d'émancipation, mieux, des mesures de défense s'élaborent dans la routine quotidienne, mais qui encore y croit vraiment ? Qui s'y prépare sérieusement ?* » (Rousset, 2012, p.797)

Les moyens n'auraient-ils pas corrompu tant les hommes que les fins ? Faisant « glisser » les buts altruistes vers l'égoïsme de clique :

« - La question que tu soulèves ainsi est : « Quelle fin réelle poursuivez-vous ? » Tu réponds qu'elle n'a rien à voir avec la fin officiellement affichée. Bien. Nous sommes tous d'accord pour prétendre que n'importe quelle fin n'est pas nécessairement bonne et que l'examen critique doit porter constamment sur ce point : où allons-nous réellement ? – Non pas, dit Victor. *Ce que je soutiens, c'est qu'un tel glissement d'une fin à une autre est rendu possible par l'influence des moyens sur la fin prétendument poursuivie. (...) Autre aspect. L'autorité sans contrepoids, qu'une absence de démocratie donne aux responsables à tous les échelons, corrompt très vite les hommes.*

L'intérêt de clique, l'intérêt personnel y trouvent leur compte. Un grand nombre de faits dans ce domaine montrent comment les moyens créent un climat, une mentalité, qui, graduellement, modifient les buts poursuivis. Jamais je n'ai ressenti, comme maintenant, la nécessité de disposer d'un code de lois qui délimitent exactement ce qui est possible de ce qui ne l'est pas. » (Rousset, 2012, p.802)

La mise en place d'une priorisation entretient le doute et l'équivoque. Pourquoi les communistes plutôt que d'autres prisonniers ? Comment un prisonnier abandonné à son sort peut-il admettre que sa survie revêt moins d'importance que d'autres :

« Puisque la mort guette partout, quelle peut donc être la justification d'un homme à vivre ? Comment expliquer à celui que la misère submerge que des milliers d'autres désespoirs existent à ses côtés ? Comment justifier le choix alors que chaque homme seul devant la mort croit avoir toutes les raisons de vivre ? Et pour lui, pour lui seul, sa propre vie n'est-elle pas une œuvre unique, d'une importance exceptionnelle ? (...) Si tous les destins individuels ont une même valeur, une égale importance finale, comment décider, en effet, sinon par le meurtre, précisément par la terreur individuelle ? (Rousset, 2012, p. 777)

A supposer même que certains puissent admettre la nécessité de prioriser certaines vies, reste que des principes de priorisation concurrents s'affrontent : que veut dire « sauver les meilleurs combattants » ? Chaque groupe peut avoir un critère de sélection défendable. Comment choisir dès lors ?

Dire alors qu'il faut d'abord sauver les meilleurs n'est pas répondre. Car enfin ils sont « meilleurs » en fonction de quelles tables de la loi ? (...) Sauver les patriotes ? Plus exactement encore la Résistance ? La formule ne se suffit point sans définition. Nous avons devant nous toutes les autres nations d'Europe qui font chacune leur « résistance », les Polonais par exemple, dressés à la fois contre les nazis et les Russes. Nous avons les Allemands du camp. Poser ce critère exige une explication sur les fins poursuivies. C'est dire aussi que le choix se fera en fonction de l'importance, de l'intérêt que peut avoir l'individu vis-à-vis d'une fin déterminée. (...) la théorie interprète, mais ce sont les faits qui imposent ce transfert du critère de l'individu aux fins. Il n'est pas d'autre voie ouverte pour une vie collective organisée dans le monde concentrationnaire. Seulement quelle fin ? » (Rousset, 2012, p. 778-779)

« Tu es dans la société concentrationnaire. Tu es contraint, absolument contraint, de choisir. – Mais comment choisir, sur la base de quels critères, car toute la question est là ? – Le choix est obligatoirement politique, dit Nicolas. – Mais le protégé en question peut être un criminel abject soutenu par un puissant. – C'est un autre aspect du même problème. Il s'agit là de rapport de force. Si ton refus entraîne ton renvoi du Revier, alors tu dois accepter. Il est en effet important que tu restes au Revier non seulement pour toi, mais pour beaucoup d'autres. En conséquence, tu dois faire les compromis nécessaires. Même si c'est une injustice. La justice c'est que tu restes au Revier. – Bien, mais ce critère politique, quel est-il ? Et pourquoi vaut-il mieux sauver un communiste que n'importe quel autre politique ? Comment peux-tu justifier cette attitude autrement que par des raisons partisans et qui, tu le sens bien, peuvent être inversement tout aussi valables pour d'autres ? » (Rousset, 2012, p.157)

L'équivoque est donc bien irréductible pour Victor. Participant aux actions communistes, il défend lui aussi la lutte pour les fins présentées. Il sait que des actions sont menées en ce sens de manière clandestine. Certains résultats bénéficiant à l'ensemble des détenus en attestent. Cependant, l'incertitude persiste malgré cela. S'il ne remet pas en doute la volonté de départ de lutter contre le national-socialisme, il se demande si le contexte des camps et les moyens utilisés n'ont pas corrompu les hommes, modifiant par-là leurs objectifs. Poursuivent-ils toujours une résistance altruiste ? N'ont-ils pas mis sur pied un égoïsme de clique, camouflé par de beaux idéaux ? Et ont-ils eux-mêmes la réponse à cette question ? Ne sont-ils pas, eux aussi, dupés par leurs anciennes convictions, incapables de voir ce à quoi ils participent réellement, croyant de bonne foi œuvrer pour le bien commun alors qu'ils n'agissent que pour eux ?

Conclusion

Nous voici donc en présence de cinq versions sur un même fait. Si aucune d'entre elles n'est complètement identique, elles se regroupent néanmoins en trois positionnements : ceux qui invoquent la ruse et défendent la mise en place d'une résistance altruiste, Grippa et Kogon ; ceux qui se basent sur des faits vécus et récusent l'existence d'une résistance, Dirk et Rassinier ; enfin Victor, qui ne sait pas trancher.

Partie 2 : Un débat sans fin

Comme nous l'avons déjà dit, a priori l'existence de versions divergentes n'est pas exceptionnelle et arrive quotidiennement. Dans ce type de situations, une pratique courante et efficace consiste à confronter entre elles les différentes versions et à les rapporter aux faits. Cette confrontation des différentes interprétations de la même scène à l'aune des faits, permet généralement de trancher, faisant peser la balance en faveur de l'une ou l'autre version. On peut « qualifier » le phénomène, que ce soit à des fins pratiques (bien/mal ; louables/méprisables...) ou théoriques (résistance ou compromission en situation extrême). Nous avons tenté cette confrontation mais elle ne nous a pas permis de trancher. Sur le sujet de la détention des postes de gestion par les communistes dans les camps, lorsque les différents argumentaires se rencontrent, l'équivoque se fait pleinement sentir et avec elle l'impossibilité de savoir. Cette deuxième partie, va s'atteler à vous le démontrer. Pour ce faire, nous avons choisi de créer une mise en scène où nous mettons en présence nos 5 témoins. Nous les faisons dialoguer, comme s'ils se retrouvaient autour d'une table pour défendre leurs versions et en convaincre les autres. Ils se répondent, déployant leurs arguments et les faits dont ils ont été les témoins. Si leurs propos sont inventés, les éléments, les arguments et les logiques sont directement tirés des différents ouvrages que nous avons utilisés. Nous n'avons pas trouvé de meilleur format pour faire partager le caractère irréductible de l'équivoque de manière claire et dynamique. En effet, on pourra le constater par soi-même, à la fin de la discussion il demeure difficile, voire impossible de trancher.

Le débat⁶¹

Grippa : Quand mon convoi est arrivé à Buchenwald, on mit rapidement sur pied une organisation communiste belge et on prit contact avec les dirigeants d'autres organisations de résistance pour créer le comité clandestin de la communauté belge. Ensuite, Henri Glineur prit contact avec le comité international clandestin, géré par

⁶¹ Pour cette seconde partie il a été nécessaire que nous changions le format de nos citations afin qu'elles soient repérable sans couper notre texte. Dès lors elles seront mises en italique et les références seront envoyées en note de bas de page.

nos camarades allemands. Il en fut membre et je fus son suppléant. Nos camarades allemands nous accueillirent rapidement dans la lutte ce qui nous permit de remarquer tout le travail qu'ils avaient déjà pu effectuer. Suite à ces rapprochements avec la direction clandestine, certains d'entre nous furent placés à des postes de confiance. Pour ma part je fus affecté au Block 10 comme Stubendienst. Mes camarades Sam Herssens et Alph Bonenfant furent affectés au même Block. Quant au Kommando de travail je fus inscrit à la chaîne de la Mibau tout comme Henri Glineur, Sam Herssens et Alphonse Bonenfant. Il est évident que ce n'était pas un hasard que nous nous soyons retrouvés ensemble. Grâce à ces affectations, nous avons pu participer pleinement à la résistance mise en place à Buchenwald. Je pense que nous pouvons être fiers des résultats que nous avons pu obtenir. Quant aux communistes allemands ils ont fait un remarquable travail de résistance ! Ils ont fait preuve d'héroïsme ! Bien avant que l'on arrive ils se sont organisés pour continuer la lutte contre le national-socialisme malgré le danger et en utilisant la faiblesse des SS. Le camp était trop grand et ces derniers n'étaient pas assez nombreux pour contrôler et gérer les détenus. Ils avaient donc chargé de cette tâche les droits communs, qui se comportaient en « *auxiliaires zélés* »⁶². Suite à un long travail et grâce à leurs convictions idéologiques, les communistes allemands les ont éradiqués des postes, s'y sont mis à leur place, et se sont ainsi créés des marges de manœuvres remarquables. Grâce à cela, ils ont pu continuer la lutte, préparer l'après-guerre et améliorer la vie de l'ensemble des détenus empêchant que le camp ne devienne une jungle. D'ailleurs c'est grâce à eux et à tous les militants qui les ont rejoints qu'il y a eu tant de rescapés à la fin de Buchenwald. Sans eux, sans nous, le bilan aurait été bien pire.⁶³

Rassinier : C'est une bien belle histoire que vous nous racontez là Monsieur Grippa. Si seulement elle était vraie. Malheureusement les faits nous racontent tout autre chose et de nombreux prisonniers n'ayant pas appartenu à vos comités seront d'accord avec moi ! Par exemple, dans votre petit récit, vous avez oublié de raconter comment vous vous comportiez envers les autres détenus, vous et vos camarades. Je ne sais même pas par quoi commencer ... Le vol de nourriture par exemple ?

⁶² Grippa, J. (1988). *Chronique vécue d'une époque 1930-1947*. p.262.

⁶³ Idem, informations principalement tirées des pages 260 à 263 et 267 à 268.

Etrangement, vous et les membres de vos comités étiez tous « *gros, gras et bien fourrés* »⁶⁴.

Dirk : Tout à fait ! Vous êtes des voleurs ! Lorsque je suis arrivé au Block 10, qui était géré par des communistes, j'ai fait un séjour d'un peu plus de deux semaines au Revier. En revenant au Block, l'entièreté de mon colis avait disparu ! Etrangement je l'avais confié à Paul, secrétaire du chef de Block et au Stubendienst ... Ils me l'ont volé ! Et nous tous ici, nous savons l'importance d'un tel colis dans les camps ! C'est un crime.⁶⁵

Rassinier : Au Block 10 ? Tiens, Monsieur Grippa, vous n'étiez pas Stubendienst au Block 10 vous aussi ?

Grippa : Je pense que nous n'étions pas dans la même aile ! Et ce que vous racontez me paraît étrange ! Pourquoi vous aurait-on volé alors que nous avions recommandé de mettre en place la Solidarité ? Grâce à celle-ci ces colis étaient en partie partagés avec ceux qui ne recevaient rien. C'était une vraie réussite, même si chaque détenu ne recevait pas grand-chose au final. Cela prouve que nous avons résisté face à la SS et empêché que le camp ne devienne une jungle. Nous avons permis à certaines valeurs, telles que la solidarité justement, de persister ! Nous n'étions pas des voleurs bien au contraire !⁶⁶

Dirk : Parlons-en de cette solidarité justement ! Elle n'était pas « recommandée » comme vous dites mais bien forcée ! « *Nous étions bien loin du bel esprit de solidarité volontaire et de camaraderie que nous pratiquions sans différences d'opinions politiques au bloc 48 [par lequel je suis passé]. Là au moins c'était la vraie solidarité, ici [au bloc 10] c'était forcé par la démagogie politique et diabolique d'un parti !* »⁶⁷. Les communistes décidaient de tout. On voulait que je partage mon colis avec les travailleurs volontaires ! Je voulais bien partager avec n'importe quel détenu mais pas avec ces traîtres. Du coup, ces tyrans de communistes m'ont menacé et ont refusé le don que je leur faisais néanmoins pour prouver ma bonne foi.⁶⁸

⁶⁴ Rassinier, P. (2012). *Le Mensonge d'Ulysse*. p.27.

⁶⁵ Dirk (1945). Informations principalement tirées de la page 2.

⁶⁶ Grippa, J. (1988). *Chronique vécue d'une époque 1930-1947*. Informations principalement tirées de la page 279.

⁶⁷ Dirk (1945). p.3.

⁶⁸ Idem, informations principalement tirées des pages 2 à 4.

Rassinier : Et si je me souviens bien il y avait une marge de taille entre l'idée et la réalisation : « *chaque détenu était moralement obligé de laisser tomber un peu de ce qu'il recevait pour ceux qui ne recevaient jamais rien (...) en théorie, car en pratique le chef de Block, après chaque distribution, s'appropriait purement et simplement ce qui était tombé dans la corbeille et le partageait avec son Schreiber et les Stubendienst.* »⁶⁹

Dirk : Tout à fait ! Lorsque je suis allé distribuer ce fameux don refusé par la direction du Block aux malades du Revier, j'en ai donné une partie au chef des Français du Block, un certain Virgile. Je ne connaissais pas de malades français alors je l'avais chargé de le leur distribuer. Eh bien, le lendemain, je le découvris en train de manger l'entièreté de ce que je lui avais confié pour les malades ! Si ça ce n'est pas une preuve !?⁷⁰

Kogon : C'est sans doute simplement la preuve que vous êtes tombé sur le « mauvais communiste ». En effet, il est évident qu'il y avait des pommes pourries dans l'organisation clandestine. D'ailleurs monsieur Dirk, ce que vous me racontez ne m'étonne guère, j'ai moi-même constaté que la répartition des colis chez les Français s'était faite « *d'une façon scandaleuse* »⁷¹ leur chef favorisant largement certains de ses amis ! Cependant, cela ne peut pas suffire à remettre en cause l'ensemble de l'organisation clandestine et il me semble important de vous expliquer certaines choses que vous ne pouviez pas comprendre à l'époque. Certains chefs de Block ont profité de la Solidarité pour voler, c'est sûr et il faudrait les condamner. Mais cette solidarité, en dehors de son rôle de distribution, poursuivait un second rôle caché, extrêmement important. Comme nous l'a bien résumé monsieur Grippa au début de notre entretien, une résistance était mise en place dans le camp par les communistes. Celle-ci devait travailler sous le couvert de l'anonymat. Elle avait atteint les postes de gestion pour pouvoir agir mais encore fallait-il réussir à les garder. Il fallait donc faire croire aux SS qu'elle travaillait pour eux tout en agissant dans l'ombre. De cette manière, elle ne pouvait pas informer tous les prisonniers de ses actions. Les mouchards traînaient partout dans les camps, elle ne pouvait risquer d'être dénoncée. Dès lors, il lui était impossible de vous informer que la part prélevée par le chef de Block sur la Solidarité

⁶⁹ Rassinier, P. (2012). *Le Mensonge d'Ulysse*. p.72.

⁷⁰ Dirk (1945). Informations tirées de la page 4.

⁷¹ Kogon, E. (1970). *L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands*. p.133.

– car oui tout n’était pas redistribué aux prisonniers – servait à l’action clandestine. Vous l’avez dit vous-même monsieur Dirk, les colis et ce qu’ils contenaient étaient des biens précieux dans un camp, vous comprendrez qu’ils nous ont donc été précieux pour nos actions. Grâce à ces biens nous avons pu négocier, corrompre des SS et obtenir des avantages pour l’ensemble des détenus. Nous avons d’ailleurs fait la même chose avec une partie du supplément de nourriture prévu pour les malades. Mais évidemment, d’un point de vue extérieur, pour vous qui n’étiez pas au courant, cela passe pour du simple vol. Il y a de cette manière de nombreuses actions que vous, et d’autres, avez sans doute mal interprétées.⁷²

Grippa : Exactement, dans la même logique, certains n’ont pas compris pourquoi nous faisions régner la discipline dans les Blocks : *« les SS auraient souhaité que les détenus deviennent des bêtes humaines, et le camp une jungle. La résistance c’était aussi empêcher cela. »*⁷³ Alors on faisait maintenir ordre et discipline. *« D’autre part, en certaines circonstances, il fallait aussi pour les responsables antifascistes allemands, montrer une certaine sévérité, ou la feindre, pour éviter l’intervention des SS. »*⁷⁴. La feindre Monsieur Dirk, vous saisissez la nuance ?

Kogon : C’est un fait, lorsque les SS intervenaient, ils étaient bien plus violents que la majorité des Kapos ou chefs de Block à qui vous avez pu avoir affaire. Ceux-ci sévissaient donc pour maintenir l’ordre et empêcher l’intervention des SS. Par exemple, *« les SS aimaient particulièrement à chicaner à propos de la présentation des lits. (...) Un seul pli sur un lit pouvait entraîner les brimades les plus sauvages pour le Block entier. Les hommes du service de chambrée responsables de la présentation des lits (...) faisaient souvent preuve, pour cette raison, d’une dureté et d’une inflexibilité qui expliquaient plus d’une brutalité et plus d’une injustice commise à d’autres propos, en particulier si l’on tient compte du manque d’expérience, de l’indifférence ou de l’indiscipline de nombreux détenus. »*⁷⁵. Mais ils devaient aussi parfois faire semblant de sévir car c’était le rôle qui était attendu d’eux. Pour garder les postes il fallait donc faire croire aux SS qu’ils exécutaient exactement leurs ordres.

⁷² Idem, informations principalement tirées des pages 123 et 133.

⁷³ Grippa, J. (1988). Chronique vécue d’une époque 1930-1947. p.262.

⁷⁴ Grippa, J. (1988). Chronique vécue d’une époque 1930-1947. p.262.

⁷⁵ Kogon, E. (1970). L’Etat SS. Le système des camps de concentration allemands. p.74.

Mais alors, le même problème que je viens de vous évoquer se représentait : pour vous il ne s'agissait que de « simple » violence.

Grippa⁷⁶ : D'ailleurs, malgré ces nécessités parfois incomprises, nous avons permis une nette amélioration de la vie quotidienne. Les coups et la violence gratuite ont baissé. Les prisonniers ne se battaient pas les uns contre les autres comme l'aurait souhaité la SS. On a réussi à maintenir un bon moral dans les Blocks. On a tenté de se mettre au service des détenus le plus possible, même si cela pouvait être dangereux. Pour ma part, « *malgré que j'aie été désigné d'office comme Stubendienst grâce à l'organisation clandestine de résistance, (...) je me comportais en tous points comme si j'avais été élu démocratiquement à ce poste, me considérant au service de la collectivité composant le Flügel (...). Il s'agissait de maintenir le moral et l'esprit de la résistance (et même d'élever celui-ci), la cohésion dans la solidarité de l'ensemble des détenus, dans les conditions pourtant effroyables du camp. J'étais récompensé de mon action par l'amitié et même, j'ose le dire, l'estime que me manifestait l'ensemble des détenus du Flügel.* »⁷⁷

Rassinier⁷⁸ : Rien de tout ce que vous venez de dire ne correspond pour ma part à mon vécu du camp ! Il n'y avait pas de solidarité dans les Blocks et encore moins de soutien de la part des membres de leurs administrations. Les Blocks étaient plutôt « *partagés en deux clans : d'un côté* »⁷⁹ les détenus ordinaires tels que nous, de l'autre les chefs de Block, Stubendienst, Schreiber, ... soit l'ensemble des membres de l'administration du Block pour qui nous n'avions aucune estime. Ils agissaient comme de véritables dictateurs, je n'ai jamais vu une once de démocratie à l'horizon ! Ils nous malmenaient, nous violentaient et menaçaient continuellement de nous envoyer au Krematorium ! Ils nous volaient et consommaient leur butin sans même se cacher. C'étaient simplement « *de plats valets des SS* »⁸⁰ !

Dirk : Je dois dire que mon quotidien ressemble beaucoup plus à celui que vient d'exposer monsieur Rassinier qu'à votre présentation de la vie en Block

⁷⁶ Grippa, J. (1988). *Chronique vécue d'une époque 1930-1947*. Informations principalement tirées des pages 261 à 262 et 270 à 273.

⁷⁷ Grippa, J. (1988). *Chronique vécue d'une époque 1930-1947*. p.261.

⁷⁸ Rassinier, P. (2012). *Le Mensonge d'Ulysse*. Informations tirées de la page 29.

⁷⁹ Idem. p.29.

⁸⁰ Idem. p.29.

monsieur Grippa. Pourtant nous étions dans le même Block ... Le Block 10 était aux mains des communistes. Ils en dirigeaient tous les aspects et seul l'un d'entre eux pouvait espérer acquérir un quelconque poste de gestion. Ils agissaient, comme l'a très bien dit monsieur Rassinier, en dictateurs et régnaient en maîtres, maltraitant l'ensemble des autres détenus. J'ai moi-même été victime de nombreux sévices que je n'avais nullement mérités. Ils me harcelaient, espérant que je réagisse et qu'ils puissent dès lors sévir ! C'était leur manière de faire, accuser un prisonnier pour pouvoir le passer à tabac ou l'envoyer en transport ! C'est d'ailleurs parce que j'ai assisté à une de leurs manigances qu'ils m'ont malmené. Ce, jusque dans le petit camp où ils m'ont renvoyé en espérant me voir mourir ; on sait tous quelles y étaient les conditions de vie ! Voici ce qui s'est passé : dans notre Block se trouvait Hubert, un Français, *« j'avais constaté que cet homme était en butte aux tracasseries de toutes sortes ; on lui refusait sa place à table, j'ai même vu un jour Roland [communiste belge] le frapper à la figure sous prétexte qu'il avait sa place. »*⁸¹ L'ensemble des dirigeants du Block le malmenaient sous le prétexte qu'*« il n'était pas intéressant, que c'était un bourgeois »*⁸². Un jour on l'accusa d'avoir volé la nourriture d'un interné du petit camp. Ceci n'était qu'un malentendu mais le complot communiste ne chercha pas à en savoir plus et on le passa à tabac comme punition. De plus, *« on le priva du droit de partage qu'il avait pour les distributions des colis collectifs français »*⁸³. Face à ces injustices, Hubert décida d'aller demander justice au doyen du camp. Celui-ci intervint mais crut la version des communistes qui bien entendu avaient menti ! *« Cette démarche d'Hubert fut cause de sa mort »*⁸⁴. Quelque temps plus tard, ils mirent au point un stratagème pour qu'on le découvre en train de voler. Un soir, après un appel lorsque nous rentrions au Block, Virgile, dont j'ai déjà parlé, profita de la pénombre pour décrocher une musette, *« bousculer Hubert, lui fourrer la musette dans les bras et en même temps crier au voleur »*⁸⁵ ! Il fut accusé de vol et pour la peine, battu jusqu'à la mort par *« le comité de block en entier »*⁸⁶. Ce fut un véritable massacre ! D'ailleurs, un prisonnier nommé Antonio qui avait assisté malgré lui à la scène, et avait tenté de

⁸¹ Dirk (1945). p.8.

⁸² Idem, p.8.

⁸³ Idem, p.8.

⁸⁴ Idem, p.8.

⁸⁵ Dirk (1945). p.9.

⁸⁶ Idem, p.9.

venir en aide au malheureux, s'en insurgea haut et fort ! Le lendemain il fut envoyé en transport ! Ainsi les assassins étaient certains qu'il ne parlerait pas ! Outre ça, une commission d'enquête avait été mise sur pied par le camp pour élucider l'affaire de la mort d'Hubert. Les communistes créèrent alors eux aussi une telle commission pour entraver les recherches de la première. Enfin, moi qui avais assisté à toute la scène je fus mis à l'écart et envoyé au petit camp, où l'on continua de me persécuter ... Maintenant que j'y pense, ces derniers éléments montrent en effet que les communistes s'étaient créé une capacité d'action comme vous le prétendez, certainement grâce aux postes de gestion qu'ils détenaient, mais pas qu'ils l'utilisaient pour le bien-être des autres prisonniers. Au contraire, j'ai été témoin de manœuvres leur permettant de prendre le pouvoir en groupe, de mieux manger et d'éradiquer ceux qui dérangent leurs projets. Comment pouvez-vous expliquer cela par les objectifs de résistance dont vous parliez !? Allez-vous oser me dire que j'ai mal compris leurs actes et intentions ? Ou que je n'ai juste pas eu de chance et que je n'ai croisé que de « mauvais communistes » durant mon internement à Buchenwald ? Ça me paraît un peu fort ! Et difficile à défendre !⁸⁷

Kogon : Certes cela paraît difficile à défendre, pourtant, les deux cas que vous énoncez sont vraisemblables. Premièrement, comme je vous l'ai dit il se peut que vous ayez mal interprété les faits par manque d'informations. Vous savez bien que dans les camps, de nombreux mouchards et traîtres existaient. La direction clandestine, grâce aux postes qu'elle détenait à la Politische Abteilung tentait de s'informer le plus possible sur les nouveaux arrivés afin de savoir à qui elle pouvait faire confiance et qui était à éradiquer. Car dans un contexte extrême de lutte comme celui dans lequel nous vivions tous et dans lequel les communistes tentaient de mettre au point cette résistance clandestine, il est compréhensible que l'on ne puisse accepter de laisser des traîtres se promener impunément. La direction clandestine s'arrangeait donc pour les faire disparaître par des méthodes similaires à celles que vous avez citées : pousser à la faute pour légitimer un passage à tabac, envoyer en transport, faire une injection au Revier, etc. C'est peut-être discutable mais c'était nécessaire. Alors, une des interprétations possibles de votre récit est que l'homme dont vous parlez ait été un tel traître et que les membres du parti communiste aient attendu le moment et la méthode opportuns pour le mettre hors d'état de nuire. Evidemment, vous à la place de simple

⁸⁷ Idem, informations tirées des pages 1 à 11.

détenu que vous occupiez dans le camp vous ne pouviez pas le savoir. Prudence oblige, les membres du comité de votre Block n'allaient pas vous mettre dans le secret. Vous les avez donc vus malmenier un prisonnier sans raisons apparentes et avez pris parti. C'était tout à votre honneur mais dès ce moment vous étiez mis dans le même panier que ce traître. Vous êtes en quelque sorte un dommage collatéral. Puisque vous l'aviez défendu et que vous aviez été témoin des manigances employées pour son exécution, aucun risque n'était à prendre, il fallait vous écarter vous aussi pour le bien de la lutte. Il en a été de même pour le certain Antonio dont vous avez fait mention. C'est difficile à entendre et à accepter mais ce sont les aléas de la lutte. Voici donc le premier cas possible, vous avez mal interprété les actions des membres du comité de Block car votre position ne vous permettait pas de tout savoir.

Dirk : Votre explication me semble tirée par les cheveux et surtout elle n'explique pas tous les faits dont j'ai été le témoin. Qu'en est-il par exemple de la gestion dictatoriale ? Et de la création d'une contre-commission d'enquête ? Si ça ce n'est pas un aveu de culpabilité. Et puis si vos amis communistes pouvaient se renseigner sur n'importe quel prisonnier, pourquoi ne pas l'avoir fait sur moi ou sur Antonio qui était un ancien de la guerre d'Espagne ? Ils auraient su alors pouvoir nous faire confiance et nous mettre dans la confidence ! Non, il me semble beaucoup plus vraisemblable que leur comportement soit une réponse à l'audace d'Hubert. Il a osé se plaindre plus haut qu'eux et ils n'ont pas apprécié. Ils avaient sans doute peur de perdre leurs postes et les avantages associés. Voilà où se trouve toute l'explication !

Kogon : C'est ici qu'intervient la deuxième version possible. Vous n'avez pas eu de chance et êtes en effet tombé sur un nid de « mauvais communistes » ! Si cela vous semble difficile à croire c'est pourtant tout à fait plausible. A nouveau, vous n'aviez qu'une vision partielle dans le camp et il est évident qu'il existait des cliques de communistes pourris. Vous en avez rencontré une agissant au cœur d'un Block, votre vision partielle vous empêchant de rencontrer les autres types de communistes. En effet, je suis le premier à dire que certains politiques, dont des communistes, ont eu des attitudes impardonnables dans les camps et ont tué de pauvres prisonniers sous de faux prétextes : ceux-ci ne leur plaisaient pas ou arboraient d'autres opinions politiques par exemple. Il est malheureusement vrai que tous les internés tués par les moyens précités n'étaient pas des traîtres. C'est par exemple ce qui est arrivé au Baron belge Greindl ainsi qu'aux Français, M^e Velensi, Louis Biret, Muquant, ... De plus,

pour répondre à votre remarque sur les procédés dictatoriaux, il est évident que « *certaines éléments inférieurs ont fait parfois un très mauvais usage de l'autorité qui leur était ainsi conférée. (...) Qu'il fut un rouge, un vert, un noir ou de toute autre couleur, plus d'un n'était pas capable de résister à la tentation de gagner de l'argent et de tyranniser ses compagnons de captivité.* »⁸⁸. Le camp compromet des individus à tous niveaux et les communistes n'étaient pas épargnés. Mais ceci prouve juste qu'il existait des parasites qui « *utilisaient sans scrupules pour leur propres fins intéressées l'organisation d'autodéfense établie par les détenus contre la SS.* »⁸⁹. Ceux-ci sont évidemment à condamner ! Mais ces faits et l'existence de ces pourris ne peut remettre en question l'existence de l'organisation clandestine et tous les bienfaits qu'elle a engendrés durant ses années de combat ! D'ailleurs, celle-ci ne tolérait pas non plus les parasites dont nous venons de parler. Elle tentait de les éradiquer eux aussi. C'est ainsi que « *le Kapo Heusgen, qui portait le triangle rouge et était membre du Parti communiste, fut tué en 1942, à cause des ignominies qu'il avait commises dans le camp* »⁹⁰. Si des Kapos communistes corrompus sont mis hors d'état de nuire par des communistes intègres, cela prouve bien qu'une organisation travaille pour le bien des prisonniers vous ne croyez pas ? D'ailleurs, certains membres du comité dont vous nous parlez n'ont-ils pas été envoyés en transport ? Car ce serait un indice que cette deuxième version puisse être la bonne.⁹¹

Dirk : Si, Paul a été envoyé en transport. Mais ça peut aussi être un hasard bien utile à votre théorie ...⁹²

Kogon : Ou pas. En tous cas, vous ne pouvez pas nier que les faits que vous nous avez présentés peuvent concorder tous les deux avec les versions que je viens d'explicitier. Il est évident que n'étant moi-même pas plus au courant que vous de cette histoire je ne peux pas trancher et vous dire si Hubert était un traître ou une victime. Mais dans tous les cas, ce qui est certain et ce que vous devez admettre monsieur Dirk, c'est que votre position ne vous permettait pas de tout comprendre et cela explique facilement votre version des choses ainsi que votre suspicion à notre égard. Je vous

⁸⁸ Kogon, E. (1970). L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands. p.60.

⁸⁹ Idem, p.272.

⁹⁰ Kogon, E. (1970). L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands. p.95.

⁹¹ Idem, Informations principalement tirées des pages 11 ; 95 ; 186 et 272.

⁹² Dirk (1945). Information tirée de la page 3.

l'ai dit, la direction clandestine se devait d'agir sous le sceau du secret, tout le monde ne pouvait être mis dans la confiance. Ce qu'il faut retenir ce sont les nombreuses actions que cette direction clandestine a mises sur pied. *« Il n'est pas exagéré de dire que, pendant des années, le secrétariat a sauvé des milliers de camarades de la mort ou de graves infirmités et les a placés dans des positions leur permettant d'agir réellement au profit des détenus »*⁹³. Ainsi l'exemple des infirmeries. Les détenus travaillant au service dentaire ont fait eux aussi beaucoup pour les prisonniers. *« Dans tous les centres dentaires, ils travaillaient clandestinement, en encourageant de graves risques, et d'une façon qu'on a peine à imaginer. On fabriqua des dentiers, des appareils de prothèses, des bridges, pour les détenus auxquels les SS avaient brisé les dents ou qui les avaient perdues en raison des conditions générales de vie ; on anesthésiait grâce à des médicaments systématiquement mis de côté, alors que, pendant les dernières années, on ne disposait plus d'anesthésiques pour les soldats SS. Certes, le chemin menant au service dentaire de la SS, où l'on pouvait bénéficier de soins clandestins, n'était pas ouvert à tous. Mais on pouvait aller en revanche dans le service dentaire des détenus, qui se trouvait dans l'infirmerie, et qui travailla de mieux en mieux avec les années. Pour exécuter un appareil de prothèse pour un détenu, il fallait obtenir l'autorisation spéciale du SS-WVH. Mais, à la longue, plus personne ne tint compte de cette disposition ; on ne travailla plus que dans la clandestinité »*⁹⁴. Il en est de même pour le travail effectué par les camarades à l'infirmerie, les avancées ont été considérables. *« Il n'y a pas de camp dans lequel les Politiques aient eu une grande influence ou le pouvoir, et où l'infirmerie des détenus, ce terrible champ d'action de la SS, n'ait été simultanément utilisée par eux pour sauver un nombre considérable de camarades. Non seulement on guérissait vraiment les malades, dans la mesure des moyens dont on disposait, mais on hospitalisait aussi des détenus bien portants, sous le coup d'une condamnation à mort ou d'un convoi d'extermination, et on les tirait ainsi des mains de la SS. Dans certains cas, lorsqu'il n'y avait plus aucune autre possibilité, on les faisait mourir pour la forme, et on les laissait vivre sous l'identité de malade mort pour de bon*⁹⁵ »⁹⁶. De plus, *« Partout, au*

⁹³ Kogon, E. (1970). L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands. p.59.

⁹⁴ Kogon, E. (1970). L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands. p.148.

⁹⁵ L'auteur fait référence ici à la pratique de l'échange de noms. On déclarait le décès de l'individu à sauver et on échangeait son identité avec celle d'un prisonnier réellement mort.

⁹⁶ Kogon, E. (1970). L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands. p.156.

début, l'aménagement des locaux était plus que primitif, et il resta insuffisant pendant des années. On manquait de médicaments. Quand on le pouvait, on en dérobait dans les infirmeries de la SS ou lors de l'arrivée des caisses envoyées par le dépôt central sanitaire de la SS. La possibilité de faire des opérations ne s'offrit que progressivement, seulement à partir de 1939 à Buchenwald, lorsque le D^r Ding, alors médecin du camp, créa une salle d'opérations aseptique. Au cours de l'hiver 1939-1940, on parvint à créer (ce qui paraît presque incroyable après coup, et qui caractérise pourtant bien les conditions du camp), grâce à l'étroite coopération d'une série de Kommandos de travail, une salle d'opération clandestine, avec l'accord tacite du D^r Blies »⁹⁷. C'est ici que vous pouvez comprendre monsieur Dirk, à quoi nous servaient les parts de la Solidarité gardées pour la lutte clandestine, nous corrompions des SS pour améliorer les conditions des camps. Mais, je vous le réexplique, en travaillant dans l'ombre, nous risquions toujours d'être incompris sur l'un ou l'autre événement. Par exemple, concernant cette dernière opération, « tous ceux qui aidèrent à la réalisation de cette œuvre furent récompensés en recevant le repas de régime de la cuisine de l'infirmerie. La plupart des autres détenus, qui n'étaient pas au courant de toute l'affaire, mais qui savaient que leurs camarades étaient mieux nourris, ne manquèrent pas de hurler à la corruption. En réalité, pendant des mois, on signala avec du retard les décès, et l'on continua à recevoir la nourriture pour ceux qui étaient morts »^{98, 99}.

Grippa : Nous avons aussi réussi à convaincre la SS de créer la police du camp, la Lagerschutz. « Son rôle officiel était d'assurer la police »¹⁰⁰, mais en réalité, « sous prétexte d'accomplir leur mission »¹⁰¹, elle permettait à ses membres de « circuler de jour et de nuit dans le camp, porter des messages de l'organisation et veiller aussi à ce que le camp ne devienne pas une jungle »¹⁰². C'étaient les camarades allemands qui avaient convaincu la SS de créer une telle formation. « La ruse de ceux-ci avait réussi »¹⁰³.

⁹⁷ Idem, p.149.

⁹⁸ Kogon, E. (1970). L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands. p.149.

⁹⁹ Idem, informations principalement tirées des pages 58 ; 148 à 149 et 156.

¹⁰⁰ Grippa, J. (1988). Chronique vécue d'une époque 1930-1947. p.281.

¹⁰¹ Idem, p.281.

¹⁰² Idem, p.281.

¹⁰³ Idem, p.281.

Kogon : De fait, ce service d'ordre, servait en réalité les intérêts des prisonniers. Vous voyez monsieur Dirk, la direction clandestine réalisa de nombreuses actions pour permettre d'améliorer le quotidien des détenus. Et si certaines conséquences de leurs actions sont à déplorer, « *ces mérites extraordinaires [que nous venons de présenter] compensent largement bien des fautes* »¹⁰⁴. Mais surtout, « *en dernier ressort, c'est encore le système national-socialiste qui est responsable, même pour les méfaits* »¹⁰⁵ qui ont pu exister.

Rassinier : Je suis révolté par ce que j'entends ! Je vois bien comment vous essayez de retourner l'esprit de monsieur Dirk ! Vous tentez de nous faire croire que nous n'avons pas bien compris vos intentions. Que derrière vos actes se cachaient des objectifs altruistes. Et pour appuyer vos dires vous nous balancez tous les exemples de vos « bienfaits ». Certes, vous avez faits des avancées considérables dans les domaines que vous exposez ci-dessus, « *mais les « camarades » aidés étaient toujours les mêmes : un Kapo, un chef de Block, un doyen de camp, un secrétaire, etc. Ceux de la masse qui avaient perdu leurs dents, [si je ne prends que cet exemple], pour les raisons indiquées sont morts sans en avoir récupéré d'artificielles, ou ont dû attendre la libération pour être soignés* »¹⁰⁶. Il en est de même pour l'échange de noms dont vous parlez. Qui pouvait prétendre à être sauvé de la sorte ? Vos amis seulement ! Et qui étaient ceux dont le nom était « emprunté » et qui, on le sait tous, étaient souvent « aidés » à mourir ? Le reste des détenus !

Grippa : Mais vous semblez oublier que le camp était sous la direction des nazis ! Nous n'avions pas tous les pouvoirs et même si nous avions une marge d'action, si nous pouvions effectuer un sauvetage par exemple, cela ne signifiait pas que l'on puisse réitérer cette action facilement et indéfiniment. Alors pour chaque action que l'on pouvait poser, il fallait réfléchir en fonction des objectifs de la lutte clandestine et l'on devait parfois opérer des choix difficiles. Par exemple, « *pour l'envoi en transport dans des commandos extérieurs connus comme particulièrement mauvais. C'était les SS qui décidaient du nombre de ces convois, et souvent même en désignant les Blocks où devait être puisée cette chair humaine. L'intervention de l'« Arbeitstatistik », ou éventuellement, in extremis, du Lagerschutz (...) ne pouvait porter que sur quelques*

¹⁰⁴ Kogon, E. (1970). L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands. p.64.

¹⁰⁵ Kogon, E. (1970). L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands. p.60.

¹⁰⁶ Rassinier, P. (2012). *Le Mensonge d'Ulysse*. p.128.

cas où l'un ou l'autre, en état particulièrement mauvais, devait être remplacé par de plus valides. Là aussi, ces tentatives ne pouvaient être que limitées, et posaient souvent des cas de conscience. A propos de l'envoi dans les Kommandos extérieurs, deux autres préoccupations intervenaient aussi. D'une part, dans la mesure du possible, l'organisation de résistance essayait d'empêcher que la décision SS n'arrive à démanteler l'organisation clandestine à Buchenwald dans les diverses nationalités, en tentant de conserver les cadres de ces structures. D'autre part, à l'inverse, à la demande du comité international clandestin, les camarades de l'«Arbeitstatistik» inscrivaient pour le transport dans tel ou tel Kommando extérieur, des camarades de confiance afin, lorsque cela apparaissait nécessaire, de tenter d'y créer une organisation de résistance, ou de renforcer celle-ci, par l'envoi de prisonniers politiques (soit un seul, soit une équipe) non repris sur les listes initiales.»¹⁰⁷.

Rassinier : Vous reconnaissez donc que vous modifiiez les listes des transports pour sauver vos camarades en échangeant leurs noms avec ceux de pauvres détenus sans défense !

Grippa : Non, pas pour sauver nos camarades ! Pour permettre à l'organisation clandestine de survivre ! Toutes nos actions étaient posées suivant cette considération. Alors oui, c'était avant tout nos cadres qui étaient concernés par ces actions, mais cela s'explique par les objectifs : sans eux il était impossible que l'action clandestine survive. Donc il était impossible de continuer la lutte contre le national-socialisme.

Kogon : Et puisqu'il était impossible de sauver tout le monde il était « *compréhensible de se séparer des éléments considérés comme moins importants, de peu de valeur ou sans valeur* »¹⁰⁸. Il valait mieux garder ceux qui pouvaient être utiles à la lutte.

Rassinier : « *Sauver la qualité et non le nombre* »¹⁰⁹ ? Un argument caduc qui « *s'acharne sur la masse anonyme des concentrationnaires* »¹¹⁰ ! Pourquoi ne sauver qu'un noyau ? Vous auriez simplement pu refuser de faire ces listes et l'ensemble des détenus y figurant auraient été sauvés ! Il me semble « *qu'il eut été préférable de maintenir en vie tout le monde contre la SS, et non seulement un noyau à ses ordres,*

¹⁰⁷ Grippa, J. (1988). Chronique vécue d'une époque 1930-1947. p.275-276.

¹⁰⁸ Kogon, E. (1970). L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands. p.274.

¹⁰⁹ Rassinier, P. (2012). *Le Mensonge d'Ulysse*. p.168.

¹¹⁰ Idem, p.168.

*ne serait-ce que pour lui susciter des difficultés supplémentaires »*¹¹¹. Plus il y aurait eu de monde, plus ils auraient eu du mal à gérer le camp.

Kogon : Vous ne vous rendez pas compte ! Ce n'était pas si simple ! Lorsque la SS nous demandait de mettre au point une liste de transport nous n'avions pas le choix, nous devions exécuter ses ordres si nous voulions garder les postes de gestion et empêcher les verts de revenir au pouvoir.¹¹²

Rassinier : Ecoutez-moi bien monsieur Kogon : il me semble « *qu'il valait mieux risquer un retrait probable des responsabilités dans le camp que de charger sa conscience de cette participation active* »¹¹³. Vous auriez perdu vos postes et après ? Vous le dites-vous même, c'est la SS qui déterminait le nombre de prisonniers qui devaient partir en transport. Donc que ces listes soient faites par les verts ou par vous, le nombre final partant en transport était identique. La seule différence était qui partait. Et là, vous avez fait en sorte que vos amis soient protégés ! Vous avez seulement employé un moyen qui vous a permis de protéger vos précieux camarades en faisant mourir la masse. Car la vérité est beaucoup moins belle que vous le prétendez : ce qui vous a réunis n'est pas une doctrine quelconque, des idéaux ou la volonté de résister, comme vous l'avez prétendu monsieur Grippa, c'est la volonté de survivre au camp ! Rien d'autre ! Vous vous êtes rendu compte que pour vous en sortir il valait mieux vous associer et collaborer avec la SS. Les postes de gestion donnent de précieux moyens d'augmenter les chances de survie, on aura pu le remarquer ! Vous avez donc accepté de les prendre en main quand la SS vous les a offerts. Car vous n'avez engagé aucune lutte contre les verts pour ces postes, la SS s'est simplement rendu compte que vous aviez de meilleures capacités de gestion que ces derniers ! Et elle n'avait pas tort, vous avez été des maîtres en discipline ! Vous en parliez vous-même tout à l'heure monsieur Kogon, la SS ne devait même plus intervenir. Non pas, comme vous le prétendez, car vous les dupiez et feigniez de frapper mais bien car vous frappiez mieux qu'elle-même. Du coup, elle « *n'avait plus besoin de frapper puisque ceux auxquels elle avait délégué ses pouvoirs frappaient mieux* »¹¹⁴. D'ailleurs, « *tous les détenus qui ont subi les deux méthodes, [l'administration du camp par les SS ou par les détenus],*

¹¹¹ Idem, p.201.

¹¹² Kogon, E. (1970). L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands. p.347.

¹¹³ Rassinier, P. (2012). *Le Mensonge d'Ulysse*. p.207.

¹¹⁴ Rassinier, P. (2012). *Le Mensonge d'Ulysse*. p.204.

*sont unanimes à reconnaître que l'ancienne était en principe la meilleure et la plus humaine. (...) Je le crois : il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints. »*¹¹⁵. Vous avez volontairement participé à la mise à mort de l'ensemble des autres détenus car ceci vous permettait de garder sauve votre vie. Les avantages offerts par les postes ne vous ont pas suffi, il vous fallait plus de garanties de survie alors vous avez agi en auxiliaires zélés pour garder ces postes et les marges de manœuvre qu'ils vous permettaient. C'est uniquement grâce à vous si les envois en transport ont été possibles ! Premièrement, vous faisiez les listes, sauvant au passage vos camarades, vous l'avez reconnu. Deuxièmement, vous veilliez à ce que la formation des transports se passe sans encombre, encadrant les détenus et les empêchant de fuir grâce à votre fameuse discipline. Pourtant, on sait qu'un jour, le capitaine SS Schawrtz avait échoué à mettre en place un transport. Etant seul, il n'avait pas pu discipliner les détenus qui s'étaient enfuis. Pourquoi l'aider et lui permettre de mettre sur pied ces transports ? Pour ma part je ne vois aucun inconvénient à ce qu'il n'y ait pas de discipline si ceci empêche de pauvres internés de partir en transport. Tout comme vous auriez pu refuser de faire les listes, vous auriez pu refuser d'organiser les transports. Le résultat ? Il y aurait plus de détenus en vie aujourd'hui. Mais bien sûr vous auriez perdu les postes de gestion ainsi que les avantages y attachés. Vous auriez moins mangé, moins pu voler. Vous n'auriez pas pu utiliser ces fameux transports pour vous débarrasser de vos ennemis. Et vous n'auriez eu aucun moyen de vous mettre à l'abri, vous et vos camarades, vous attribuant les uns les autres les postes les plus confortables dans les Kommandos. Car comment expliquez-vous autrement que seuls des communistes ou communistes aient eu une place dans votre direction « clandestine » ? Et l'on sait tous pertinemment que l'attribution des postes dans les Kommandos ne dépend pas des compétences mais des relations entretenues avec les membres de l'Arbeitstatistik, c'est-à-dire avec vous ! Tous ces faits prouvent bien que la seule chose qui ait pu vous guider était la volonté de survie ! Car vous nous dites avoir agi dans l'intérêt de l'ensemble des détenus mais les faits le démentent. Tout ce que l'on constate, nous, c'est que vos actions ont permis au camp de fonctionner et à vous de survivre, et ce au détriment des autres détenus. Pourtant, avec les pouvoirs que vous aviez, vous auriez réellement pu améliorer la condition de tous les détenus. Dernier constat et pas des moindres, une proportion étrangement élevée de communistes qui ont survécu ! Si ceci

¹¹⁵ Idem. p.48.

n'est pas une preuve ?! A la fin de la guerre vous aviez alors tout intérêt à inventer cette histoire de résistance pour expliquer vos actes. C'était un tour de force : réussir à faire croire que vos actions n'étaient pas ce qu'elles semblaient être malgré les évidences du contraire ... Pour ça bravo ! Mais malheureusement pour vous, tout le monde n'est pas dupe !¹¹⁶

Kogon : Vous n'abordez pas les choses sous le bon angle monsieur Rassinier. Vous considérez que si nous avions laissé les postes de gestion libres, il y aurait eu plus de survivants mais ceci est faux. Vous savez tout comme moi que la corruption était partout dans les camps, les SS auraient nécessairement trouvé quelqu'un pour nous remplacer à ces postes. Peu importe dites-vous. Nous ou d'autres le résultat aurait été le même ? Pourtant l'on sait tous que le quotidien de Buchenwald était bien différent lorsque les verts étaient à la tête de ces postes.¹¹⁷

Grippa : De fait, une fois que les communistes allemands furent à la tête des postes, qu'ils ont durement gagnés en évinçant petit à petit les verts contrairement à ce que vous dites, le quotidien s'est considérablement amélioré ! La violence a diminué, les conditions de vies se sont améliorées et le taux de mortalité a diminué !

118

Kogon : En effet de nombreuses horreurs disparurent avec leur arrivé. Rien que l'arrivée des nouveaux détenus était déjà nettement plus supportable !¹¹⁹

Rassinier : Personnellement je ne me souviens pas que mon arrivée à Buchenwald soit plus douce qu'ailleurs. Avec l'arrivée des communistes aux postes, peut-être que « *les apparences ont changé, mais la réalité est restée la même (...) les détenus, au lieu d'être brutalisés par les droits communs, le sont par les communistes ou soi-disant tels* »¹²⁰. Quant à l'amélioration des conditions de vie dans les camps on ne vous la doit pas ! Elle s'explique par l'évolution du camp et non par les membres le dirigeant. En effet, si Buchenwald était un camp si dur dans ses premières années

¹¹⁶ Rassinier, P. (2012). *Le Mensonge d'Ulysse*. Informations principalement tirées des pages 48 à 50 ; 172 à 174 ; 197 ; 204 à 208 ; 216 à 217 ; 224 à 227 et 270.

¹¹⁷ Kogon, E. (1970). *L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands*. p.38.

¹¹⁸ Grippa, J. (1988). *Chronique vécue d'une époque 1930-1947*. Informations principalement trouvées aux pages 261 à 262 et 272 à 273.

¹¹⁹ Kogon, E. (1970). *L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands*. p.290.

¹²⁰ Rassinier, P. (2012). *Le Mensonge d'Ulysse*. p.75.

c'est simplement car il était en phase de construction. Il en est ainsi de tous les camps. Plus ils sont jeunes, plus leurs conditions de vie y sont rudes. Plus on avance dans leur installation, plus celles-ci s'adoucissent.¹²¹

Kogon : Là monsieur Rassinier, vous faites selon moi preuve de mauvaise foi. Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez, ce ne sont que des allégations. Alors que nous avons au moins les faits pour nous, les conditions se sont améliorées dès que les communistes sont arrivés au pouvoir. Plus ils étaient à occuper des postes, plus les conditions de vies s'améliorèrent. Jusqu'à un certain point, c'est évident. Quoi qu'ils fassent, cela restait un camp de concentration. Mais rattacher l'évolution des conditions de vie à l'évolution du camp me semble exagéré. D'autant plus que certaines actions intentées prouvent aisément qu'ils tentaient d'améliorer le quotidien des prisonniers. Par exemple, « *en juillet 1944, 2000 détenus français arrivèrent à Buchenwald* »¹²². Il n'y avait plus de place dans les Blocks et la SS les logea sous 5 tentes sans aucune autre installation. « *Il n'y avait rien de ce qui est indispensable pour les conditions de vie les plus primitives. Dès le premier jour, le spectre d'une épidémie plana sur le camp de tentes, et, par conséquent, sur le camp tout entier* »¹²³. Dès lors, la direction clandestine fit tout pour « *rendre supportables les conditions d'existence dans le camp de tentes. Avec du matériel dérobé aux dépôts de la SS, on put fabriquer en cachette une conduite d'eau, une canalisation d'écoulement, des latrines et un magasin à pain. En outre, on apporta de partout des couvertures, de la vaisselle, des cuillers. Les ambulances commencèrent à travailler. On creusa des fossés d'écoulement, la place d'appel, séparée dans le petit camp, fut pavée (il y avait donc deux appels séparés, qui devaient être réglés l'un sur l'autre) ; toute l'étendue du terrain fut sans cesse arrosée de chaux. A la fin d'août, les 5 tentes furent complétées par une baraque formée de planches rassemblées çà et là, et elles furent remplacées, en automne, par 3 Blocks construits à côté d'elles. Les tentes tombèrent peu à peu en lambeaux. La dernière disparut en janvier 1945* »¹²⁴. Comment expliquer cette action de la direction clandestine autrement que par son souci du bien-être des détenus ?

¹²¹ Idem, informations principalement tirées des pages 75 ; 200 ; 205 et 271.

¹²² Kogon, E. (1970). L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands. p.192.

¹²³ Idem, p.192.

¹²⁴ Idem, p.192.

Bon, reprenons le cours de notre développement. Les communistes aux postes de gestion ont donc permis de diminuer le taux de mortalité quotidien, en améliorant les conditions de vie. Selon une déduction logique, l'on peut d'ores et déjà en conclure que sans eux, il y aurait eu plus de morts quotidiennement et donc moins de survivants. Leur présence aux postes n'a donc pas fait augmenter le nombre de décès comme vous le prétendez. Il valait donc mieux que les communistes y restent. D'ailleurs, outre ces améliorations immédiates, ces postes ont permis que les communistes mettent en place et maintiennent une résistance large dans le camp. Sans elle, il n'y aurait peut-être eu aucun survivant en 1945. Je m'explique. Au fil des années, la direction clandestine avait placé des hommes de confiance un peu partout dans le camp. Ceux-ci laissaient discrètement trainer leurs yeux et leurs oreilles tentant de s'informer de l'avancée de la guerre, des nouvelles du front, et aussi des projets que les nazis nous réservaient. Grâce à cela, on apprit « *vers la fin de 1943, [que] la direction des bâtiments de la Waffen-SS à Weimar reçut (...) l'ordre de construire une propre chambre à gaz [à Buchenwald]. Mais des camarades influents et courageux parvinrent, en détruisant des télégrammes et grâce à d'autres manœuvres, à retarder tellement le début même des préparatifs que la mise à exécution du plan sombra dans l'évolution toujours plus défavorable pour la SS que prit la seconde moitié de 1944* »¹²⁵. Si d'autres prisonniers avaient occupé les postes de gestion, il est fort possible qu'ils ne s'en seraient pas souciés et que ce projet aurait vu le jour.

Rassinier : Rien ne prouve ce que vous avancez là.

Kogon : Heureusement, car la seule preuve que vous auriez pu avoir aurait été ladite chambre à gaz. Et « *si l'installation avait été faite, il est plus que probable qu'aucun des occupants de Buchenwald entre mars et avril 1945 ne serait resté en vie* »¹²⁶. Heureusement donc que les communistes n'ont pas déserté les postes de gestion.

Grippa : Et l'histoire est la même avec la fin de Buchenwald. Fin mars 1945, nos hommes travaillant dans le bureau et espionnant les SS nous rapportèrent une information essentielle : les SS comptaient nous exterminer avant l'arrivée des Américains. Quelques jours plus tard, grâce à un émetteur récepteur clandestin, nous

¹²⁵ Kogon, E. (1970). L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands. p.267.

¹²⁶ Idem, p.267.

apprenions que les alliés n'étaient plus très loin ce qui pouvait signifier une libération prochaine. Si nous n'avions pas eu ces deux informations nous serions certainement tous morts aujourd'hui car nous n'aurions jamais agi comme nous l'avons fait. Et ces informations, nous les avons eues grâce à lutte menée depuis plusieurs années. Grâce aux armes que nous avons récoltées et à l'organisation militaire clandestine mise en place, nous étions prêts à passer à l'offensive si cela était nécessaire. En tous cas, durant cette période nous avons joué un rôle de dissuasion considérable *« en faisant que jour après jour, le commandement SS reculait à mettre en exécution le plan d'extermination massive des détenus »*¹²⁷. En effet, nous nous sommes opposés à plusieurs appels, la Lagerschutz faisant passer le message aux détenus qu'ils devaient rester cachés et ne pas se rendre sur la place. Finalement, *« par l'action prolongée pendant des années, de la Résistance organisant notamment la solidarité, par les actions s'opposant aux évacuations dans les marches de la mort des derniers jours, par l'effet de dissuasion des groupes armés concernant le projet d'extermination massive, le tout couronné par l'insurrection libératrice, 21.000 détenus étaient sauvés de la mort (...) sur les 50.000 qui étaient passés par le camp ou ses Kommandos »*¹²⁸.

129

Kogon : Voilà, ce qui réfute ce que vous avanciez monsieur Rassinier. Si les communistes n'avaient pas été aux postes il n'y aurait pas eu plus de survivants mais plus de morts. D'autres prisonniers auraient pris les commandes et il est fort probable qu'ils n'auraient pas voulu ou pas su mettre en place une telle résistance. Dès lors ils n'auraient pu être mis au courant du projet de chambre à gaz, ni le faire échouer. Tout comme ils n'auraient pas pu savoir que les SS projetaient d'exterminer le camp entier. Et encore, imaginons qu'ils auraient eu l'information, ils n'auraient sans doute rien pu faire. Enfin, il est plus que probable que ces prisonniers se seraient comportés de la même manière que les verts, tuant à tour de bras et quotidiennement de nombreux détenus. Donc si, monsieur Rassinier, il était impératif pour les communistes de garder les postes de gestion. Et pour ce faire il était impératif de faire régner un semblant d'ordre et de dresser les listes quand les SS nous le demandaient. Et si certains des actes posés furent difficiles et eurent des conséquences dramatiques et déplorables,

¹²⁷ 296

¹²⁸ Grippa, J. (1988). Chronique vécue d'une époque 1930-1947. p.299.

¹²⁹ Idem, informations principalement tirées des pages 290 à 296 et 299.

nous devions les poser. Je pense par exemple aux derniers transports que nous avons dû faire démarrer de Buchenwald pour le bien de la lutte. Nous étions proches de la libération et aurions peut-être pu l'empêcher. Mais rien n'était moins sûr et si une lutte armée devait se déclarer, il fallait être certains que les prisonniers eux-mêmes ne la mènent pas à l'échec par des réactions inappropriées, nous entraînant alors tous vers une mort certaine. Pour sauver 21 000 personnes, nous avons donc dû nous séparer de 26 000 autres ... 26 000 malheureuses victimes - Et heureusement, il existait des hommes prêts à se charger de ces fautes « *et qui pourrait oser condamner ces camarades qui prenaient pour nous tous ces décisions* »¹³⁰ et qui ont permis tous ces résultats ? Enfin, maintenant que ceci est dit, nous pouvons facilement répondre à vos dernières critiques, basées sur des faits incompris de par votre position dans les camps. Nous venons de vous démontrer à quel point l'action clandestine avait été inestimable pour la fin des camps. Comme l'a défendu monsieur Grippa tout à l'heure, il était donc essentiel que des combattants et des cadres survivent pour qu'elle puisse continuer à prospérer. C'est donc pour cela que les actions autour des transports les privilégiaient. Alors, certes, sur l'instant plus de communistes s'en sortaient mais c'était pour pouvoir *in fine* sauver le plus possible de concentrationnaires. Les postes et leurs distributions poursuivaient la même logique. Concernant les Kommandos réputés moins durs ils permettaient de préserver des cadres et des militants pour les raisons exposées ci-dessus. Pour les postes à responsabilité, on devait y placer des gens entièrement dévoués à la lutte clandestine. Alors non, les compétences n'étaient pas prioritaires, la confiance l'était et vu le contexte des camps dont nous avons déjà traité, ceci est tout à fait compréhensible.¹³¹

Grippa : Et puis, vous semblez dire que seuls les communistes participaient à l'action clandestine ce qui est faux. Notre Comité de la Communauté Belge, par exemple comptait aussi des membres du Parti Ouvrier Belge, du Parti Libéral et du Parti Catholique. De plus, « *si, en ce milieu 44, on pouvait considérer que la majorité des détenus belges étaient des communistes ou sympathisants communistes, nous dirigeants de ce parti, étions convenus de limiter notre présence à quatre personnes*

¹³⁰ Kogon, E. (1970). L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands. p.347.

¹³¹ Kogon, E. (1970). *L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands*. Informations principalement tirées des pages 152 et 347

de façon à ne pas nous imposer par une majorité arithmétique, les décisions devant être prises avec l'assentiment des différentes opinions politiques »^{132, 133}.

Kogon : Et bien si ça se passait ainsi chez les Belges monsieur Grippa c'est une chance. Pour le reste du camp, il me semble difficile de nier que les communistes avaient plus de chance que n'importe quel autre détenu de participer à l'action clandestine et ainsi d'être placés à l'un ou l'autre poste. Cependant, si cela est critiquable sous certains aspects, il est compréhensible que des communistes aient principalement confiance en d'autres communistes.

Rassinier : J'ai patiemment écouté votre jolie histoire mais j'ai plusieurs objections. Premièrement concernant les postes de gestion, votre manière de placer vos camarades est honteuse et vous la défendez sans sourciller. En ne plaçant pas les individus selon leurs compétences vous participiez à la dégradation des conditions de vie du camp. Comment voulez-vous qu'un individu placé au Revier puisse soigner les détenus s'il n'est pas médecin ? Mais c'est vrai, vous ne les y mettiez pas pour soigner les concentrationnaires et il ne faut pas de spécialisation pour faire une piqure mortelle ou planquer ses amis. Et les membres de l'Arbeitstatistik n'ont quant à eux pas besoin de savoir compter pour transférer les camarades dans les bons Kommandos. Tant pis si le reste des détenus meurt de froid durant d'interminables appels car vos hommes sont « *incapables de dresser du premier coup une situation exacte des effectifs* »¹³⁴. Si vous vous étiez réellement inquiétés du sort des détenus vous auriez fait en sorte que les postes voués à les aider soient tenus par des hommes compétents. Ça, ça aurait permis une amélioration du quotidien. Ensuite, inutile de vous préciser que je n'ai pas avalé votre démonstration tentant de me prouver tous les bienfaits que votre soi-disant organisation clandestine a permis. Ceci justifiant que vous gardiez les postes de gestion. Premièrement, comme je l'ai déjà objecté, rien ne prouve vos dires sur la création possible de chambre à gaz. Deuxièmement, rien ne prouve non plus vos dires sur la libération. Pour ma part je ne crois ni en la possibilité du stockage d'armes clandestines, ni en la possibilité de l'installation d'un poste clandestin. Par contre je veux bien croire que vos sbires espionnaient les SS pour votre compte et je veux bien aussi croire que vous écoutiez de manière non clandestine un poste de radio avec des

¹³² Grippa, J. (1988). *Chronique vécue d'une époque 1930-1947*. p.271.

¹³³ Idem, informations principalement tirées des pages 267 à 268 et 270 à 271.

¹³⁴ Rassinier, P. (2012). *Le Mensonge d'Ulysse*. p.70.

soldats SS, vous étiez proche du docteur SS Ding-Schuler, monsieur Kogon non ? Quant à votre valeureux sauvetage des 21 000 détenus voici ce que j'en pense ... Sans doute avez-vous bien été mis au courant de la libération proche, il fallait donc vite retourner votre veste – encore une fois – pour ne pas apparaître sur le banc des accusés. De plus il est tout à fait possible aussi que vous ayez été mis au courant de la volonté des SS d'exterminer le camp. Directement concerné par cette extermination, il est logique que vous ne vous soyez pas laissé faire. Cependant, je n'en démords pas, il aurait pu y avoir beaucoup plus que 21 000 survivants. En effet, que vous ayez tout fait pour sauver les concentrationnaires présents dans le camp à ce moment de l'histoire de Buchenwald – ce qui d'ailleurs n'est pas exact puisque vous avez *volontairement* laissé partir un convoi de 26 000 détenus – n'empêche pas que vous ayez participé à la mort de tous les autres qui n'étaient déjà plus présents. Vous avez permis que les envois en transports se passent, ne sauvant que vos amis communistes, vous avez effectué des passages à tabac, vous avez assassiné des gens. Tout cela – et bien d'autres faits encore, que vous ne niez même pas – a contribué à décimer la population de Buchenwald avant la libération. Alors oui, peut-être que par vos actions des derniers jours vous avez permis de « sauver » ces 21 000 détenus, mais sans votre action sans doute auraient-ils été beaucoup plus nombreux. D'ailleurs, il est presque certain que l'on en aurait déjà compté 26 000 de plus.¹³⁵

Grippa : Mais vous semblez nous accuser de tous les maux des camps. Oubliez-vous que « *le camp était sous la terreur nazie et [que] c'étaient les SS et la Gestapo qui prenaient toutes les décisions fondamentales* »¹³⁶. Tout ce que nous pouvions faire c'était essayer d'« *entraver les activités criminelles des nazis, les détourner si possible* »¹³⁷. Et c'est ce que nous avons tenté de faire malgré ce que vous prétendez. Peut-être que nous ne nous y sommes pas toujours bien pris mais vous, qu'avez-vous fait pour tenter de lutter ? Rien il me semble. Ça ne vous pose pas de problèmes de nous accuser alors que nous prenions des risques considérables pour tenter de faire quelque chose pendant que vous ne faisiez rien ? Car vous dites que nous ne poursuivions qu'un seul but : notre survie. Pourtant, nous jouions

¹³⁵ Rassinier, P. (2012). *Le Mensonge d'Ulysse*. Informations principalement tirées des pages 50 ; 70 ; 216 à 217 et 230 à 231.

¹³⁶ Grippa, J. (1988). *Chronique vécue d'une époque 1930-1947*. p.274.

¹³⁷ Idem, p.275.

continuellement nos vies en agissant comme nous l'avons fait. Si nous avions été découverts nous aurions été immédiatement emmenés à la potence. Par exemple, nous avons mené de nombreux actes de sabotages, moi-même j'ai laissé une machine sous tension à la Mibau pour l'endommager. « *Le risque était énorme. La ronde du dimanche pouvait découvrir le fait. Comment l'appareil se détériorerait-il : y aurait-il de la fumée, ou encore des traces visibles extérieurement lorsque je reprendrais le travail, dans l'équipe de jour cette fois, le lundi matin, ou encore comment expliquer que l'appareil ne fonctionnait plus correctement ?* »¹³⁸ Je ne savais pas quels effets cela aurait, mais j'ai pris le risque. Pourtant, si j'avais été découvert je ne serais plus de ce monde. De la même manière les « *activités culturelles, avec leur aspect politique antifasciste* »¹³⁹ que nous avons introduites dans les Blocks risquaient aussi de nous mener à l'exécution.¹⁴⁰

Kogon : C'est vrai, toutes les actions que nous avons mises en place, nous les avons posées « *en jouant bien souvent notre tête !* »¹⁴¹

Rassinier : Mais vous n'avez à nouveau aucune preuve de ce que vous dites. Et vous sembliez plutôt en sécurité et en bonne santé à vos différents postes.

Grippa : Mais certains d'entre nous en sont morts ! Par exemple, reparlons des transports. Vous avez l'air de croire qu'ils étaient toujours destinés à sauver les nôtres mais c'est faux, certains sont morts de les avoir pris pour le bien de la lutte. Un jour, nos « *camarades allemands nous avisèrent que l'un d'entre eux allait être transféré à Dora* »¹⁴², nous savons tous que les conditions y étaient bien pires qu'à Buchenwald. « *Ils nous demandaient, pour assurer le lien avec les Belges déportés à Dora et les organiser dans l'esprit de la résistance, si nous pouvions trouver un détenu de confiance à même d'appuyer leur camarade. Ce fut notre camarade Norbert Van Eynde, dit Gaston, que nous connaissions bien depuis Breendonk, qui accepta d'assumer cette tâche dangereuse. Malheureusement à Dora les SS découvrirent*

¹³⁸ Idem, p.266-267

¹³⁹ Idem, p.268.

¹⁴⁰ Idem, informations principalement tirées des pages 274 à 275 et 266 à 268.

¹⁴¹ Kogon, E. (1970). L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands. p.254.

¹⁴² Grippa, J. (1988). Chronique vécue d'une époque 1930-1947. p.275-276.

*l'amorce de l'action, procédèrent à l'arrestation du camarade allemand dirigeant de l'équipe, et l'exécutèrent. Du coup, le petit groupe de résistants était décapité. »*¹⁴³

Rassinier : Qu'est-ce qui me prouve que vous n'avez pas envoyé cet individu à Dora pour vous en débarrasser ? Qu'il soit communiste ne prouve rien, peut-être ne vous était-il plus utile ...

Kogon : Vous parlez constamment de preuves. Mais vous, avez-vous de réelles preuves de ce que vous dites ? Non, vous tirez juste des conclusions de certains faits. Des faits que vous ne pouviez pas entièrement comprendre.

Rassinier : C'est juste, je constate juste des faits et, en pesant mes mots, j'en conclus que contrairement à ce que vous voulez faire croire « *c'est le camp qui a imprimé un sens aux réactions de tous les détenus, verts ou rouges, et non l'inverse* »¹⁴⁴. Et si « *le milieu concentrationnaire (...) n'était pas de nature à faire naître la mentalité d'un politique chez un asocial ou un criminel professionnel, [il] fournissait par contre de multiples raisons à un politique de se transformer en coquin.* »¹⁴⁵

Kogon : Eh bien, les SS voulaient nous diviser dans les camps. C'est entre autres pour cela qu'ils avaient créé plusieurs catégories de détenus et qu'ils proposaient des postes de gestion. Diviser pour régner, telle était leur devise. Malheureusement, on peut constater ici qu'ils semblent avoir largement réussi.¹⁴⁶

Dirk : Victor, vous qui n'avez rien dit depuis le début de la conversation, qu'en pensez-vous ?

Victor : Je n'ai rien dit car je ne sais pas ce que j'en pense. Je vous avoue que j'espérais secrètement que cette discussion me permette de me positionner mais il n'en est rien. Je vous entends et comprends chacun de vos points de vue ne sachant dès lors pas me décider. Une partie de moi pense pouvoir affirmer que les communistes ont réellement mis en place une résistance altruiste. C'est pour ça que j'ai été engagé, pour me battre à leurs côtés dans la lutte contre le national-socialisme. Et j'ai assisté à des avantages certains tels que l'amélioration des conditions de vie et d'autres faits

¹⁴³ Idem, p.275-276.

¹⁴⁴ Rassinier, P. (2012). *Le Mensonge d'Ulysse*. p.208.

¹⁴⁵ Idem, p.228.

¹⁴⁶ Kogon, E. (1970). *L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands*. p.44.

extraordinaires. Mais certaines choses me font douter. J'ai moi aussi remarqué que les cadres étaient extrêmement bien nourris malgré la famine présente à d'autres endroits du camp. J'ai moi aussi remarqué l'utilisation de pratiques plus que douteuses pour évincer de pauvres prisonniers innocents. J'ai moi-même participé à des sélections au Revier, gardant des communistes en sécurité, renvoyant d'autres détenus pourtant innocents et malades. Je le faisais, même si je n'aimais pas ça, pour le bien de la cause. Mais quelle cause finalement ? N'ai-je pas été dupé ? N'ai-je pas participé malgré moi à tout autre chose que ce que je croyais ? Peut-être est-il simplement plus facile de croire à la belle histoire de la résistance. Elle légitimerait ces actes que j'ai posés, inadmissibles autrement. Mais non ! J'ai été au cœur de l'action, témoin de faits et d'hommes qui ne peuvent que me convaincre, sinon je ne me serais pas moi-même lancé dans cette lutte ! Je ne sais plus quoi penser. Sans doute à cause de l'équivoque au cœur de laquelle ils se trouvent. Pour mettre en place leur résistance, ils ont pris des responsabilités qu'ils ont remplies dans une certaine mesure au vu et au su de tous. Pour prendre ces responsabilités ils ont employé des moyens compromettants. Mais ils défendent qu'il y eût autre chose derrière, que tous ne pouvaient pas savoir. Mais comment convaincre les autres quand on n'a pas de preuves ? Et comment être sûr que ces objectifs aient été poursuivis jusqu'au bout ? Les moyens n'auraient-ils pas dévoyé les fins sans que les acteurs eux-mêmes ne s'en rendent compte ? Peut-être qu'ils ne savent plus eux-mêmes ce qu'ils poursuivent ? Nous serions donc tous sincères et aurions tous ici en partie raison ? Mais, ces fins ont-elles seulement existé un jour ? Je ne sais pas répondre à ces nombreuses questions. Aujourd'hui je ne sais toujours pas si j'ai agi pour le bien ou pour le mal. Vous entendre ne m'a pas aidé à lever l'équivoque. Au contraire, l'ensemble des arguments, que vous avez développés d'un côté et de l'autre ont tendance à me convaincre, ils ont tous pertinents et correspondent aux faits. Pourtant seule une de ces versions peut être vraie ... Resterons nous toujours « aveuglés par l'équivoque »¹⁴⁷ ou saurons-nous un jour ?¹⁴⁸

¹⁴⁷ Rousset, D. (2012). *Les jours de notre mort*. p.223.

¹⁴⁸ Idem, informations principalement tirées des pages 74 ; 155 à 159 ; 218 à 226 ; 364 à 373 ; 771 à 782 ; 797 à 805 et 915 à 916.

Conclusions

Voilà démontrée l'impossibilité de trancher. Noyé dans des arguments plus cohérents les uns que les autres et tous compatibles avec les faits, on ne sait plus quoi en penser. L'équivoque est présente car la ruse est invoquée. Effectivement, les faits ne sont à aucun moment remis en cause. Les uns les dénoncent, les autres les reconnaissent. Ce qui est remis en cause ce sont leurs interprétations. Les communistes ont pris en main les postes de gestion, ils ont travaillé pour la SS, ils ont distribué des coups, ils ont mis en place une solidarité qui n'était pas entièrement redistribuée, ils ont utilisé diverses manœuvres pour se débarrasser d'autres prisonniers, ils ont fait passer en priorité leurs amis dans les transports et la distribution des postes, ... Mais pourquoi ont-ils posé ces actes ? Toute la question est là et avec elle l'équivoque. Parce qu'ils voulaient survivre coûte que coûte ? Certains faits semblent l'attester comme le relativement grand nombre d'entre eux ayant survécu. Néanmoins ce n'est pas une preuve suffisante. Parce qu'ils travaillaient dans l'ombre pour mener à bien une résistance ? Là aussi des faits l'attestent comme l'amélioration des conditions de vie, la « libération » de Buchenwald ou l'existence de comités clandestins. Mais à nouveau, ces preuves sont insuffisantes. Pour pouvoir trancher il faudrait des preuves évidentes de trahison ou des gains – perçus comme tels par tous – attestant la ruse. Mais aucune des deux parties ne détient une preuve éclatante. On pourrait alors tenter de se baser sur d'autres éléments pour nous aider à trancher. Par exemple sur le crédit que l'on peut accorder aux témoins. Malheureusement, nous nous trouvons là aussi face à une impasse. Concernant Dirk, la position qu'il occupait dans les camps permet trop facilement de lui opposer continuellement l'argument de l'incompréhension : « Vous ne pouviez pas vous rendre compte de tout ce qui s'opérait dans le secret ». Son argumentaire n'est pas assez développé pour répondre aux communistes. De plus, il a un intérêt à témoigner. Au vu de ce qu'il a vécu dans le Block 10 il souhaite évidemment que les communistes soient reconnus coupables et jugés, qu'il y ait eu ruse ou non. Il a donc plutôt intérêt à ce que l'on conclue à la trahison. Concernant Grippa, la suspicion qui pèse sur les communistes nous oblige à ne pas lui accorder plus de crédit qu'à un autre témoin. Si vraiment ils n'ont pas agi pour le bien commun, il aurait toutes les raisons de mentir. Il en va de même pour Kogon, qui lui aussi a joué un rôle dans la direction clandestine. Rassinier lui, a été exclu du parti communiste. Peut-être profite-il de l'occasion pour laver son linge sale ? De plus, à Dora il

s'occupait des chiens des SS, poste privilégié. Pourtant, il dénonce et accuse tout individu ayant eu un tel poste considérant que cela n'est possible que par la corruption. Cette incohérence, ainsi que certains des arguments qu'il déploie – que nous n'avons pas pris en compte dans notre travail – nous poussent à ne pas lui accorder plus de crédit qu'aux autres témoins. Finalement, le témoin qui nous semble le plus crédible est Victor. Il est le seul qui n'a aucun intérêt à témoigner et qui se met en danger par cet acte, reconnaissant qu'il a posé des actes discutables. Dès lors son témoignage peut sans doute être pris plus au sérieux. Mais vu sa position, cela nous pousse juste un peu plus encore dans l'équivoque. Que faire alors quand on ne sait pas trancher ? Devons-nous simplement nous en accommoder ?

Conclusion générale

En démarrant ce mémoire, nous ne nous attendions pas à arriver aux résultats obtenus. Nous partions avec l'objectif de faire une recherche sur les Belges à Buchenwald et leur participation à la résistance menée par les communistes. Nous ne pensions pas alors qu'il serait nécessaire de préciser résistance « altruiste » tant il nous semblait acquis que tout acte de résistance contre les nazis méritait forcément d'être comptabilisé dans « la » Résistance avec un grand R. Mais nous avons découvert, ce qui ne devrait pas nous surprendre comme sociologues, que cette Résistance pouvait être « égoïste ». Nous avons découvert aussi l'existence d'un trou méthodologique dans notre discipline. Effectivement, nous nous sommes progressivement rendu compte que l'on ne pouvait pas tenir pour acquis le fait que les communistes avaient mis sur pied une résistance au bénéfice de l'ensemble des concentrationnaires. Si ce fait semblait acquis pour certains auteurs, d'autres le contestaient. Récoltant alors divers témoignages sur le comportement des communistes aux postes de gestion de Buchenwald, nous nous rendîmes compte que nous étions dans l'incapacité de trancher. Pourquoi ? Car une équivoque existait, inhérente à l'invocation de la ruse. De fait, les communistes ont prétendu que les actions qu'ils avaient posées dans les camps n'étaient pas ce qu'elles semblaient être. Elles étaient menées dans le but de tromper la SS et de permettre la mise en place d'une résistance contre le national-socialisme. Seulement, pour une partie des anciens concentrationnaires, ils n'ont pas pu produire les preuves convaincantes qu'il s'agissait bien d'une ruse. Ces concentrationnaires interprètent donc les faits différemment : les communistes ont pactisé avec l'ennemi pour assurer leur survie et les actions qu'ils posaient étaient bien ce qu'elles semblaient être : violentes et injustifiables.

On l'a vu, l'équivoque ne nous permet pas de trancher entre ces deux versions. En effet, toutes les versions exposées sont compatibles avec les faits et l'on ne trouve aucun élément probant qui permettrait de déterminer laquelle est la meilleure. Pourtant, si ces versions sont toutes compatibles avec les faits, elles sont incompatibles entre elles. Cette incapacité de trancher pose un véritable problème tant d'un point de vue concret, pour les acteurs, que d'un point de vue théorique, pour nous sociologues. Pour les acteurs, l'indécidabilité est conséquente : les gloires célébrées après la guerre

ont-elles été usurpées ou sont-elles méritées ? Derrière cette question se trouve un enjeu de justice. Si les communistes ont bel et bien mis en place une résistance, ils méritent les médailles obtenues après-guerre. Mais si cette histoire est fausse ils doivent être, au moins par le tribunal de l'histoire, condamnés pour leurs actes. Pour nous sociologues, l'enjeu est de taille lui aussi car l'indécidabilité nous empêche de répondre à des questions fondamentales : les humains subissant des régimes concentrationnaires, – ou plus largement, les sociétés extrêmes – développent-ils des résistances altruistes ou, même quand ils prétendent de bonne foi le faire, ne font-ils au mieux que développer des égoïsmes de groupe ?

Pour le moment, il nous est impossible de répondre à cette question et par conséquent aussi d'étudier cette résistance puisqu'elle n'a peut-être pas existé. De la même manière il nous est impossible de qualifier le comportement du groupe des communistes. Mais comment comprendre ou expliquer des phénomènes que l'on ne peut pas qualifier ? Nous sommes confrontés à une absence de méthodologie susceptible de départager les versions. Nous ne pouvons pourtant pas nous accommoder de ce genre d'indécidabilité. Puisqu'il est important de pouvoir trancher, tant pour les acteurs que pour le progrès de la connaissance sociologique, il nous faudrait un outil. Un outil nous permettant de traiter ces situations où une équivoque inhérente à l'invocation de la ruse se présente. Les outils développés par les fondateurs de la critique historique semblent insuffisants. En tous cas nous n'en avons pas trouvé dans la boîte à outils des historiens : les instruments abondent pour mesurer la fiabilité comparée des témoignages¹⁴⁹ mais ici aucun témoignage ne doit être écarté et c'est la qualification d'ensemble qui apparaît problématique. Une espèce de « bilan global » qui autoriserait à conclure qu'il s'est agi en fin de compte ou bien d'une résistance parfois corrompue ou bien d'un égoïsme de clique parfois altruiste. Quelles sont les procédures – opérations mentales et étayages empiriques – qui permettent de valider ce type de jugement ? Nous n'avons pas souvenir de les avoir apprises dans le cours de nos études. Il semblerait donc utile d'approfondir des recherches dans cette voie. D'autant plus que la ruse, ou son invocation, ne se rencontrent pas seulement dans des milieux extrêmes. Ces phénomènes sont présents au quotidien dans la vie sociale et l'on peut présumer que d'autres situations d'équivoque ne peuvent être traitées pour les raisons énoncées. Peut-être même que certaines situations ont été mal abordées,

¹⁴⁹ Cf. Bloch, M. (2007). *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*. Paris : Armand Colin.

évinçant l'équivoque de manière volontaire ou non. D'ailleurs, n'est-ce pas le cas pour la situation dont nous avons traité ? Certains acteurs du monde social ne parlent-ils pas trop vite de résistance lorsqu'ils qualifient les actes des membres du parti communiste dans les camps ? En tous cas, pour notre part, nous avons voulu montrer qu'en l'état actuel des choses, à la question « résistance ou corruption ? », il était impossible de répondre. Dès lors, on peut se demander ce qui mène une société à valoriser une version plutôt qu'une autre. Est-ce le fait que certaines versions savent se faire entendre plus fort que d'autres ? Ou que l'on adopte automatiquement la version moralement la plus acceptable ? Dès lors, deux nouvelles directions peuvent être empruntées suite à ce mémoire. Une première s'attèlerait à faire des recherches sur l'acquisition d'outils méthodologiques pour traiter de l'équivoque inhérente à l'invocation de la ruse. Une deuxième, s'attèlerait à comprendre comment ces situations d'équivoque ont été gérées jusqu'à présent et sur quels critères se basaient les sociétés pour privilégier une version plutôt qu'une autre, lorsqu'elles le faisaient.

Bibliographie

Monographies :

- Bloch, M. (2007). *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*. Paris : Armand Colin.
- Brayard, F. (1996). *Comment l'idée vint à M. Rassinier. Naissance du révisionnisme*. Paris : Fayard.
- Chaumont, J-M. (à paraître en octobre 2017). *Survivre à tout prix ? Essai sur l'honneur, la résistance et le salut de nos âmes*. Paris : La découverte.
- Combe, S. (2014). *Une vie contre une autre. Echange de victime et modalité de survie dans le camp de Buchenwald*. Paris : Fayard.
- Daix, P. (1950). *La dernière forteresse*. Paris : Les éditeurs français réunis.
- Grippa, J. (1988). *Chronique vécue d'une époque 1930-1947*. Anvers : Editions EPO.
- Kogon, E. (1970). *L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands*. Paris : Seuil D.
- Lalieu, O. (2012). *La résistance française à Buchenwald*. Paris : Tallandier.
- Leichter-Flack, F. (2015). *Qui vivra qui mourra. Quand on ne peut pas sauver tout le monde*. Paris : Albin Michel.
- Levi, P. (1989). *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*. Paris : Gallimard.
- Rassinier, P. (2006). *Ulysse trahi par les siens*. Rome : La Sfinge.
- Rassinier, P. (2012). *Le Mensonge d'Ulysse*. Rome : La Sfinge.
- Rochette, D & Vanhamme, J-M. (1976). *Les Belges à Buchenwald*. Bruxelles : Pierre de Méyère.
- Rousset, D. (1989). *L'univers concentrationnaire*. Paris : Les éditions de minuits.
- Rousset, D. (2012). *Les jours de notre mort*. Millau : Fayard.

Article de périodique :

- Bondy K. (1943). Problems of Internment camps. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, XXXVIII, 453-475.

Document d'archives :

- Document de onze pages datés du 20 octobre 1945, inséré dans le dossier numéroté ccp 5534 et classé dans les archives du CArCob à Bruxelles.

Annexe

Glossaire :

Voici une sélection de termes fréquemment utilisés dans les camps, tirés du glossaire du roman « *Les jours de notre mort* » de David Rousset, aux pages 972 à 977, de l'édition 2012.

« **Arbeitsstatistik** : Bureau du travail. Il dispose des listes de tous les Kommandos ; il organise les nouveaux Kommandos ; il prépare des transports ; il dispose des plans SS du travail et a pour charge d'en assurer l'exécution. Le SS responsable de l'Arbeitsstatistik est l'Arbeitsdienstführer.

Block : Bâtiment.

Blockältester : Détenu responsable du Block.

Blockführer : SS responsable d'un Block (Tout terme ayant pour suffixe « führer » désigne un SS ou un militaire assimilé aux SS)

Blockschreiber : Secrétaire du Block. Le détenu adjoint du Blockältester qui dresse les listes des occupants du Block par nationalité, par profession, qui fait les demandes de vêtements etc.

Flügel : Aile

Gummi : Matraque de caoutchouc

Häftling : Détenu

Kapo : Détenu qui dirige une équipe de travail, par exemple le Kapo des cordonniers, ou qui dirige un service, par exemple le Kapo du Revier.

Kommando : Equipe de travail.

Lagerältester : Le détenu responsable de l'ensemble de l'organisation d'un camp.

Lagerschutz : Police du camp composée de détenus.

Meister : Contremaître civil.

Pfleger : Infirmier.

Politische Abteilung : Service politique. Dans ses bureaux se trouvaient les dossiers des détenus. Ce service recevait les dossiers envoyés par la Gestapo locale où le détenu avait été arrêté il complétait ces dossiers par une enquête nouvelle, dans l'espoir qu'après son séjour dans les prisons et son arrivée dans les camps, le détenu dirait des choses nouvelles. (...) C'est aussi à la Politische Abteilung que se fait la censure de la correspondance des détenus.(...) Une section spéciale s'occupe de l'activité politique des détenus dans le camp : rassemblement des dénonciations, service d'espionnage des SS etc. Dans certains cas, la Gestapo utilisait ces bureaux pour interroger et torturer (...).

Posten : Sentinelle.

Revier : Infirmerie des détenus.

Schonung : Papier délivré par le Revier qui donne droit soit à une exemption complète du travail pour un temps déterminé, soit à un travail léger.

Schreiber : Le détenu chargé des écritures.

Schreibstube : Service s'occupant de toutes les écritures concernant l'activité du camp.

Stube : Pièce (*Stube zwei* : pièce n° 2)

Stubendienst : Service de la salle qui s'occupe du nettoyage, de la distribution des vivres et de l'ordre, et par extension, un membre de ce service.

Vorarbeiter : Détenu responsable d'un groupe de travail, en général sous la responsabilité d'un Kapo. »

L'objectif de ce mémoire est de démontrer la difficulté, voire l'impossibilité de trancher entre diverses versions lorsqu'une d'entre elles invoque l'utilisation de la ruse. Cette invocation mène effectivement à une grande équivoque. Pour le démontrer, nous abordons le comportement des prisonniers membres du Parti Communiste dans le camp de concentration de Buchenwald. Ceux-ci avaient en mains les postes de gestion délégués par les SS et leur comportement à ces postes fait débat. Leur version raconte qu'il s'agissait d'une ruse permettant de continuer la lutte contre le national-socialisme. D'autres versions les considèrent comme des traîtres. Aujourd'hui, nous sommes dans l'incapacité de trancher entre ces deux versions qui pourtant ne peuvent coexister. C'est pourquoi, il apparaît nécessaire de trouver un outil méthodologique permettant de statuer afin que des recherches, sociologiques ou autres, puissent être menées.

- Mots-clés : Camp de concentration ; Parti Communiste ; ruse et équivoque ; résistance altruiste ; égoïsme de groupe